

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre, *La poésie égyptienne*, Bruxelles, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1949.

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ***avec l'accord de l'Association Égyptologique Reine Elisabeth.***

Les règles d'utilisation des copies numériques des œuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA POÉSIE ÉGYP TIEN NE

PAR

PIERRE GILBERT



BRUXELLES

FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH

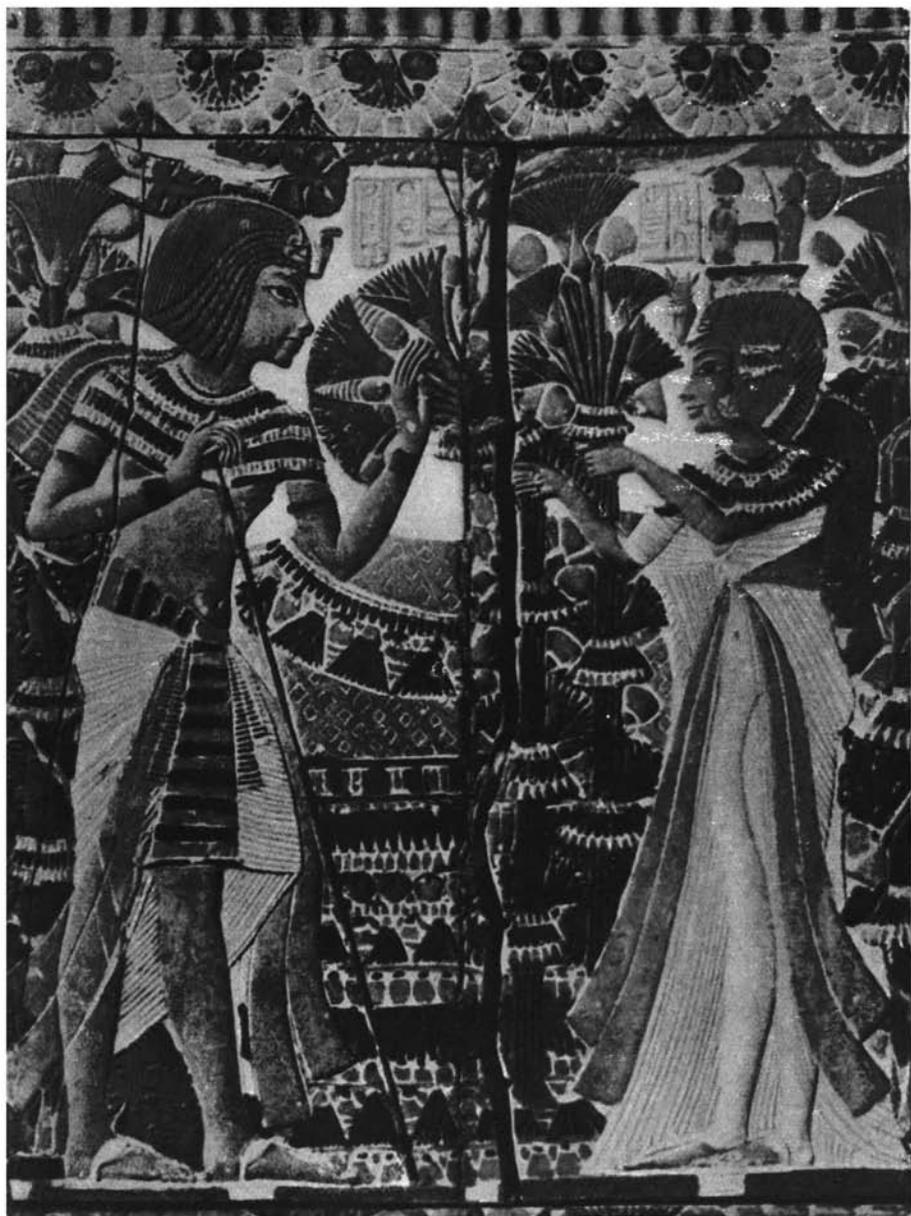
1949

LA POÉSIE ÉGYPTIENNE

par Pierre Gilbert

1949

PLANCHE I.



Tout-Ankh-Amon et la reine au jardin.

LA
POÉSIE
ÉGYPTIENNE

PAR
PIERRE GILBERT

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE



Édité par la
FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH
PARC DU CINQUANTENAIRE, BRUXELLES

1949

T I B I

Lux mea, qua viva vivere dulce mihi est.

PRÉFACE

PIERRE GILBERT a écrit sur la poésie égyptienne un très petit livre auquel on peut promettre un très grand succès. S'il est permis de dire, en thèse générale, que les arts plastiques de l'ancienne Égypte ont réussi à s'imposer au public et que celui-ci leur donne sans hésitation la place qui leur revient parmi les plus abondants et les plus parfaits, il faudra bien du temps encore et beaucoup de persévérance pour faire admettre que la littérature de la vallée du Nil au temps des pharaons avait pris un développement égal. Les reliques nous en sont parvenues si parcimonieusement que l'on a peine à secouer l'idée que cette rareté, à l'heure présente, n'est pas l'indice de leur défaut dans l'antiquité. Cependant nous pourrions déjà soutenir à priori que les Égyptiens ont cultivé la poésie — indépendamment de leurs hymnes religieux — si nous admettons avec Larousse que « la solidarité des éléments sociologiques constitutifs de la civilisation est si étroite qu'aucun d'eux ne peut croître seul ; si cela se produit, il n'y a plus progrès, mais décadence ». A lire les inscriptions historiques et funéraires, les philologues ont fait remarquer l'abondance des comparaisons et des tournures nettement poétiques qui suggèrent inévitablement l'idée de citations implicites comme nous en émaillons nos conversations et nos écrits sans souvent nous en rendre compte clairement. Invoquons aussi certains objets de l'art industriel dont les sujets gracieux nous apparaissent comme la traduction graphique de poèmes familiers. Mais ce sont là indices légers qui n'exercent toute leur valeur de démonstration que chez les personnes averties.

De temps en temps, le hasard des découvertes a fait surgir un papyrus, un éclat de calcaire ou de poterie, sur lesquels se lisent quelques vers ou quelques strophes d'un morceau lyrique dont le thème et le traitement indiquent chez leur

auteur une recherche poétique raffinée. Ce sont les pièces de cette catégorie que M. Pierre Gilbert a diligemment réunies ; il les a soumises à un examen attentif pour tirer du texte égyptien, tout en bénéficiant des travaux de ses devanciers, une version nouvelle, encadrée de commentaires qui en dégagent la portée littéraire.

Égyptologue par vocation précoce, notre auteur, avant de se livrer à la formation technique de l'orientalisme, a passé par la grande école de la philologie classique ; et l'empreinte qu'il en a reçue n'est pas près de s'effacer, comme le lecteur s'en apercevra pour sa délectation et son édification. M. Pierre Gilbert ne se borne pas à mettre à la portée du public les belles pages de la poésie pharaonique ; il situe celles-ci dans le mouvement de la pensée littéraire de l'antiquité, des bords du Nil à la Grèce et à Rome, et par delà jusqu'à nos lyriques modernes. Pour ceux qu'une telle doctrine surprend, habitués qu'ils sont à leurs catégories conventionnelles, il est bon de dire que l'on a pu récemment renouer la tradition des papyrus médicaux égyptiens à Hippocrate, des manuels de Sagesse de nos scribes aux Livres Sapientiaux et aux philosophes grecs. Si les recettes savantes et les conseils de vie couraient le monde, sans s'arrêter aux frontières de la vallée du Nil, pourquoi en aurait-il été autrement pour cette forme de la sagesse suprême qu'est la parole des poètes inspirés, dont les rythmes se revêtaient souvent de la parure musicale ? Lorsque Isis, aux temps mythologiques, nourrissait le fils du roi de Byblos, elle le berçait par les chansons gracieuses et charmantes des filles du Nil. Ounamounou, l'envoyé d'Amon, retenu par des infortunes diverses auprès du prince de Byblos, au temps de la XXI^e dynastie, se désespérait de ne pouvoir retourner à son pays natal. Zikarbal, pris de pitié à son égard, lui fit amener Tantanouit, une chanteuse d'Égypte qu'il avait avec lui, disant : « Chante-lui, que son cœur se fasse des idées douces » (traduction G. Maspero).

Je gage que maint lecteur sera surpris et charmé de ces

vieux poèmes que M. Gilbert a mis à notre disposition avec autant de jugement que de délicatesse. Ce petit livre marque nettement la reprise d'une longue tradition littéraire que les révolutions et les décadences des empires du passé nous empêchèrent longtemps de saisir. L'auteur du papyrus Chester Beatty écrivait à la gloire des maîtres de la littérature égyptienne : « Ils ne se sont pas fait des pyramides d'airain, aux stèles de fer... Ce sont leurs livres d'instructions qui sont leurs pyramides... On proclame cependant leurs noms pour leurs œuvres, à cause de leur excellence et la mémoire de leurs auteurs est éternelle. » Lorsque Milton écrivait en 1630 son poème à la gloire de Shakespeare, il exprimait la même pensée :

*What needs my Shakespear for his honour'd Bones,
The labour of an age in piled Stones,
Or that his hallow'd reliques should be hid
Under a Star-ypointing Pyramid?*

.....
*Thou in our wonder and astonishment
Hast built thyself a live-long Monument.*

*Pourquoi, ô mon Shakespeare, pour tes os vénérables
Faire peiner une génération à empiler des pierres
Ou que tes restes bénis soient cachés
Sous une pyramide pointant vers les étoiles ?*

.....
*Toi qui, à notre admiration et surprise,
T'es construit toi-même un monument éternel.*

Entre les deux, comme le montre bien M. Gilbert, il a fallu qu'Horace ait chanté :

*Exegi monumentum aere perennius
Regalique situ pyramidum altius.*

« J'ai achevé un monument plus durable que le bronze, plus haut que la décrépitude des royales pyramides, et que ne saurait détruire ni la pluie rongeuse, ni l'Aquilon emporté, ni la chaîne innombrable

des ans, ni la fuite des âges. Je ne mourrai pas tout entier... sans cesse je grandirai, toujours jeune par la louange de la postérité... »

(Traduction VILLENEUVE.)

Que des sentiments éternels se rendent par des mots analogues, soit ; mais lorsqu'on invoque ainsi les pyramides royales à propos d'ouvrages littéraires, cela implique une tradition. Grâce à M. Pierre Gilbert, la chaîne est rétablie des bords du Nil au Tibre et du Tibre à la Tamise. C'est une bonne fortune pour notre Fondation Égyptologique de pouvoir en présenter la démonstration.

Jean CAPART.

PREMIÈRE PARTIE

*Introduction et aperçu rapide sur la
poésie officielle.*

INTRODUCTION

FAIRE admirer est presque aussi bon qu'admirer. La poésie égyptienne donne de la joie; elle est à répandre. La partager avec le lecteur moderne est mon but dans ce livre. J'aimerais, devant certaines questions et critiques, dire comment je l'ai conçu.

Il y avait longtemps que je trouvais à ces poèmes, à ces fragments de poèmes, un charme de fraîcheur au soleil; mais il nous reste si peu de ces œuvres qu'il n'était pas possible d'en composer un tableau cohérent, d'en dessiner la suite et l'évolution. Y prétendre eût été un leurre. L'histoire de la poésie égyptienne n'est pas encore à écrire.

Il est moins hasardeux de s'essayer à traduire, avec l'aide des travaux de grands devanciers, des poèmes isolés. C'est ce que je faisais, pour mon étude et pour mon plaisir. Encouragé, éclairé, contrôlé par mes maîtres du Musée du Cinquantenaire et de l'Université de Liège, M. CAPART et M. VAN DE WALLE, auxquels va toujours ma gratitude, j'avais réuni bon nombre de ces traductions lorsque j'eus l'occasion de les soumettre à M. DUPRÉEL, dont la philosophie m'avait formé à l'Université de Bruxelles; il goûta beaucoup la poésie égyptienne, et me fit remarquer que c'était un trait de notre temps de tout comprendre historiquement, mais que d'autres façons de composer, d'après un ordre de valeurs esthétiques, par exemple, étaient aussi légitimes. Je le crus, et tout de suite se forma sous ma plume un enchaînement de poèmes avec leurs commentaires.

Pourquoi les commenter, dira-t-on?

Parce que la vertu d'un poème est d'être une présence et qu'il importe de dissiper autour de ceux-ci, par quelque avertissement, l'impression extérieure de lointain et d'étrange; et aussi parce que ces œuvres, inconnues de

la plupart des lecteurs même cultivés de notre temps, ont droit à leur parvenir auréolées de la sympathie qui accompagne les poètes célèbres et leur prépare un plus accueillant silence d'attention. Ces poèmes blessés en ont besoin plus que d'autres. Il faut le répéter, nous n'en avons guère que des fragments. Je n'ai pas voulu donner le change sur leur état. Là où le texte fait défaut, là où je ne le comprends pas, au lieu de hasarder une reconstitution, j'ai préféré le plus souvent laisser un blanc.

Je n'ai pas la prétention de comprendre mieux les textes que les grands philologues qui les ont étudiés avant moi. Il m'est arrivé en quelques endroits seulement de suggérer une interprétation nouvelle. Mais je crois que la justesse de sens d'une traduction ne suffit pas quand il s'agit de poésie. Il faut qu'elle reste de la poésie dans toutes les langues où on la fait passer pour qu'elle donne un peu, tant soit peu, l'impression qu'elle donnait autrefois. Une traduction prosaïque d'un poème est une traduction infidèle. Je voudrais que mes traductions soient des poèmes...

Il y a beaucoup de raisons d'incertitude dans un travail comme celui-ci. La musique des vers égyptiens nous échappe, car les écritures pharaoniques n'ont pas noté les voyelles. Nous saisissons parfois le mouvement; et c'est beaucoup. Nous savons par la poésie copte, et par des variantes de vers de l'Égypte ancienne, que sa prosodie se fondait, non sur un rigoureux partage de quantités, mais sur le retour assez facultatif, semble-t-il, d'accents rythmiques. C'étaient donc à peu près des vers libres. Aussi une traduction dans cette forme s'est-elle imposée de soi.

Pareil principe de métrique ne nous permet pas toujours de déceler si un texte était conçu pour être poème ou prose. Les Égyptiens ont rarement marqué la séparation des vers. Peut-être ne devons-nous pas trop le regretter. Aucun artifice formel ne nous détourne de la poésie; c'est elle seulement qui guide notre choix.

De nombreux textes de temples ou de tombeaux ont certainement intention poétique. Mais les jeux verbaux, de valeur magique et religieuse, l'érudition sacerdotale, y ont souvent trop de part pour ne pas en dénaturer la valeur.

Les œuvres à retenir sont malheureusement moins nombreuses et moins bien conservées, parce qu'elles étaient en général écrites sur matières périssables, papyrus ou tesson; dans notre choix un certain classement s'opère, encore qu'un peu flottant, entre une poésie officielle de louanges royales, d'hymnes et poèmes mythologiques, et une poésie personnelle où se fait jour un lyrisme plus intime.

Un groupe très important restera en dehors de nos limites, non qu'il manque d'intérêt ou de beauté, mais parce qu'il se suffit et vaut d'être traité à part; c'est le cycle des sages.

Une répartition historique de nos poèmes ferait distinguer un style ancien et un style nouveau. Le premier comporte un refrain; il exige des images un parallélisme assez suivi; son cadre est uni. Le style nouveau est plus aisé dans sa forme et dans sa démarche. Il va jusqu'à la désinvolture. Mais le passage du « sévère » au « libre » ne s'est pas fait en une fois. Il y a souvent de l'un dans l'autre. La lecture des œuvres permettra d'apprécier toutes les façons qu'eurent les Égyptiens d'être spontanés sans rompre le contour d'un dessin pur. Au reste, ce livre d'approche¹ ne vise pas à caractériser et détailler tel poème, qui le mériterait pourtant, mais à faire sentir que la poésie égyptienne, en dehors de tout pittoresque d'ancienneté et de toute couleur orientale, était de la poésie.

1. On trouvera par ailleurs un aperçu très succinct de l'ensemble de la poésie égyptienne dans Aug. et J. BAILLET, *La chanson chez les Égyptiens*, dans *Mélanges Maspero*, I, Orient ancien, 1934, pp. 121-135.

POÉSIE OFFICIELLE

Louanges royales et poésie mythologique.

POÉSIE royale et poésie religieuse se distinguent à peine dans un pays où le roi était un dieu. L'une et l'autre sont souvent entachées de formalisme. Parfois cependant une poussée de vie brise le moule convenu.

A côté d'épopées très tardives, qui rappellent, avec plus de douceur de mœurs, et moins de beauté, nos chansons de geste¹, l'Égypte possède une œuvre de valeur, dont le mouvement est épique. S'il n'y a pas de sentiment fort, il y a de l'éclat dans le fameux poème sur la bataille de Qadesh * dont il ne sera pas inutile de donner quelques passages marquants.

Vers le début du XIII^e siècle avant Jésus-Christ, le roi Ramsès II, devançant le gros de son armée, s'est laissé surprendre devant Qadesh, place forte syrienne entourée par l'Oronte. Les Hittites et leurs alliés syriens attaquent le camp où le pharaon vient de s'installer. Dans l'angoisse de la surprise, le roi invoque le secours du dieu Amon, patron de l'empire thébain.

RAMSÈS II A QADESH

Il n'y avait pas de chef avec moi, pas de conducteur de char,
Pas d'officier, ni d'infanterie, ni de charrerie;
Mon infanterie et ma charrerie ont fui...
Pas un n'a tenu pied pour combattre avec moi.

1. G. MASPERO, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*. Paris, 1911, pp. 231-280.

2. Ch. KUENTZ, *La bataille de Qadech*, dans *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. LV, p. 241. — Prof. Grégoire LOUKIANOFF, *Poème historique sur la bataille de Qadech (1288 av. J.-C.)*, traduction du texte hiéroglyphique complet, avec une étude sur l'auguste auteur du poème. Le Caire, 1930. — ERMAN, pp. 325-337. — A. ERMAN-BLACKMAN, p. 263. — ERMAN-MATHIEN, pp. 62-63. — J. CAPART et M. WERBROUCK, *Thèbes*. Bruxelles, 1925, p. 122.

Voici que dit sa Majesté ¹ :

« Qu'est-ce donc, ô mon père Amon ?
Est-ce qu'un père oublie son fils ?
Ai-je fait quelque chose sans toi ?
N'ai-je pas avancé, ne me suis-je pas arrêté au gré de ta parole ?
Je n'ai pas transgressé les conseils de ta bouche.
Combien grand le grand maître de l'Égypte !
Trop grand pour laisser l'étranger dans son chemin !
Que sont pour toi ces gens d'Asie, Amon ?
Des misérables qui ne connaissent pas Dieu.
N'ai-je pas fait pour toi de très nombreux monuments ?
Rempli ton temple de mes captifs ?
Je t'ai bâti ma salle de millions d'années ² ;
Je t'ai fait présent de tous mes biens ;
Je te consacre toutes les nations ensemble
Pour entretenir les offrandes de ton culte.
Je t'ai sacrifié trois mille bœufs
Avec toute plante au doux parfum.
Je n'ai rien omis de beau pour ton sanctuaire,
Je t'ai bâti de grands pylônes tout en pierre
Et j'ai dressé, moi-même, les hampes de leurs étendards.
Je t'ai amené des obélisques d'Éléphantine,
C'est moi qui en ai fait transporter le granit.
Je lance des nefes sur la mer
Pour convoyer vers toi le tribut de l'étranger.
Mal en advient à qui repousse tes desseins !
Mais bonheur à qui te connaît, Amon,
Quand on agit pour toi avec un cœur aimant.

Je t'appelle, ô mon père Amon,
Je suis au milieu d'ennemis sans nombre que je ne connais pas.
Toutes les nations se sont unies contre moi.

1. Changement de personne bien égyptien dans ce discours, prononcé cependant tout entier par Ramsès.

2. La salle hypostyle de Karnak, bâtie par Séthi I^{er} et achevée par son fils Ramsès II, ou peut-être la salle hypostyle du Ramesseum, œuvre de Ramsès II.

Je suis tout seul, aucun autre avec moi.
Mes soldats m'ont abandonné;
Pas un de mes charriers n'a regardé vers moi.
Que je crie vers eux, aucun d'eux ne m'écoute.
Mais j'appelle Amon, et j'éprouve qu'il vaut
Plus que des millions de fantassins,
Et que des centaines de milliers de chars,
Plus que dix mille frères et fils, tous unis d'un seul cœur.
Pour peu de chose comptent les travaux des hommes.
Amon vaut davantage.
Je suis ici à cause des conseils de ta bouche, Amon,
Je n'ai pas transgressé tes conseils.

Voici que, des confins de l'étranger, j'élève ma prière.
Et cependant, ma voix parvient dans Hermonthis ¹;
Et j'ai trouvé qu'Amon était venu, parce que j'avais appelé.
Il me donne la main, il est avec moi; j'en ai grande joie.
Il m'exhorte derrière moi :
« Face, face, en avant !
Je suis avec toi, moi ton père, ma main est dans la tienne;
Je vaud plus que des centaines de mille,
Moi le seigneur de la force,
Qui aime la vaillance. »

J'ai retrouvé mon courage, mon cœur respire la joie.
Tout ce que je veux faire s'accomplit.
Je suis comme Monthou,
Je lance mes traits de ma main droite
Et je capture (mes ennemis) de ma main gauche.
Je suis devant eux comme Baal au moment de sa colère.
J'ai vu que les deux mille chars,
Entre lesquels je me trouvais,
Gisent écrasés devant mes cavales.
Aucun des leurs n'eut de main pour combattre.
De crainte, leur cœur défaille dans leur corps.

1. Localité au sud de Thèbes, siège principal du culte du dieu de la guerre Monthou, qui remplace ici le dieu Amon.

PLANCHE II.



Ils s'abattent, l'un sur l'autre (page 19).

A tous, les bras sont retombés,
Et ils n'ont pu lancer leurs traits;
Ils n'eurent pas le cœur d'empoigner leur lance.
Je les ai culbutés dans l'eau, comme s'y culbutent les crocodiles.
Ils s'abattent, l'un sur l'autre,
J'en ai tué tant que j'ai voulu.
Aucun d'eux n'a regardé derrière lui,
Et nul autre ne s'est retourné;
Tous ceux qui sont tombés ne se relèvent plus.

.....

Mais ces prodiges de valeur n'empêchent pas une nouvelle vague d'assaut de menacer le char du roi.

Or, quand Menna, mon écuyer,
Vit que m'entouraient des chars sans nombre,
Il fut ébranlé, le cœur lui faillit;
Une peur très grande envahit ses membres;
Alors il dit à sa Majesté :
« Mon bon seigneur, ô prince vaillant,
Grand protecteur d'Égypte au jour du combat,
Nous sommes seuls au milieu de l'ennemi.
Vois, fantassins et chars nous ont abandonnés.
Pourquoi nous faire tenir jusqu'à perdre le souffle?
Fais que nous restions indemnes, et sauve-nous, Ramsès ! »

Alors sa Majesté dit à son écuyer :
« Sois ferme, affermis ton cœur, ô mon écuyer.
J'entrerai parmi eux comme un épervier;
Je frappe, je massacre et j'abats sur le sol.
Que pèsent dans ton cœur ces infâmes
Pour des millions desquels ne pâlit pas ma face ? »

Voici que sa Majesté en hâte s'avança,
Et, rapide, il fonça parmi eux, il les chargea jusqu'à six fois.
Je les suivais comme Baal au moment de sa puissance,
Je frappai parmi eux sans faiblir.

Mais quand mes fantassins et charriers s'aperçurent
Que j'étais comme Monthou en vigueur et en force,
Et que mon père Amon, étant tout avec moi,
Réduisait les nations comme paille devant moi,
Voici qu'ils s'approchèrent à leur tour, un à un,
Jusqu'au milieu du camp, à la tombée du soir.
Ils trouvèrent les nations que j'avais chargées
Renversées par monceaux dans leur sang.
C'étaient les guerriers les meilleurs des Hittites,
C'étaient les fils et les frères de leurs chefs;
Et les champs de Qadesh, grâce à moi, blanchissaient (sous
leur lin).
On ne savait où marcher parmi leur multitude.

.....

J'ai combattu, repoussé à moi seul des milliers d'étrangers.
J'étais avec « Victoire dans Thèbes » et « Mout est Satisfaite »,
Mes deux grands chevaux; d'eux, j'ai reçu de l'aide,
Tandis que j'étais seul à combattre des nations sans nombre.
Aussi leur ferai-je moi-même, désormais,
Manger devant moi leur provende,
Chaque jour, quand je serai rentré dans mon palais;
Car c'est eux que j'ai trouvés lorsque j'étais au milieu de l'ennemi,
Ainsi que mon conducteur de char, Menna, mon écuyer,
Et les gens de ma maison, qui sont à mes côtés.
Car ceux-là furent présents, avec moi, au combat.
Certes j'ai trouvé qu'ils m'avaient porté aide par valeur et
vaillance,
Lorsque j'eus, de mon glaive, abattu trois cent mille (ennemis)
Devant moi.

Il y a dans ce morceau une simplification assez majestueuse, comme dans les reliefs qui en sont l'illustration. Ramsès n'a qu'à se montrer fier et serein sur son char, ses chevaux n'ont qu'à s'enlever et recourber leur cou de cygne; les ennemis s'écroulent en monceaux palpitants. Maspero admirait beaucoup la souveraine sécurité

du chef au milieu de la mêlée, sa prière longue et calme, dédaigneuse des dangers et des secours de la terre. Mais à ne marquer ni effort, ni douleur, ce héros trop divin cesse d'intéresser. On voudrait trouver plus souvent la note humaine, si pittoresque dans l'épisode des chevaux. Il faut en prendre son parti. Ramsès II, en dédaignant d'être ému, a dédaigné de nous émouvoir.

Mais il se peut que le poème n'ait pas toujours eu cette froideur. M. Capart, en effet, croyait y déceler des traces d'une rédaction bien plus ancienne que le règne de Ramsès II, où la divinité invoquée n'était pas encore Amon, dieu de l'empire thébain, mais Monthou, le dieu d'Hermonthis. L'emphase ramesside serait venue délayer un poème plus authentiquement épique en l'honneur d'un roi plus ancien, de Thoutmès III, ou même d'un conquérant du Moyen Empire, peut-être de Sésotris III¹.

A défaut de la version ancienne du poème de Qadesh, nous possédons une suite de pièces lyriques à la louange de ce grand Sésotris III. En voici une qui échappe complètement à la banalité du style officiel. On y sent toute la chaude gratitude d'un peuple longtemps éprouvé par l'invasion et la discorde. D'autre part, le texte², écrit en hiératique, se présente sous une forme très instructive. Contrairement à l'habitude, le scribe est allé à la ligne après chaque vers. Notre division prosodique est donc ici tout à fait sûre.

1. J. CAPART, *Le thème de la bataille de Kadesh*, dans *Chronique d'Égypte*, n° 5, décembre 1927, pp. 45-47. — P. LACAU, Une stèle du roi Kamosis, dans *Annales du Service des antiquités d'Égypte*, t. XXXIX, p. 269.

2. F. H. GRIFFITH, *Hieratic papyri from Kahun and Gurob*, t. I, pl. 11, t. II, pp. 2-3. — G. MASPERO, *Les papyrus de Kahun*, dans *Journal des Savants*, avril 1897. — ERMAN, p. 181. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 135-137. — ERMAN-MATHIEN, pp. 66-67. — T. ERIC PEET, p. 68.

LOUANGE DE SÉSOSTRIS III

Combien grand le seigneur de sa ville !

Seul il vaut des millions ; c'est peu que le reste des hommes.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui la digue qui retient le flot de déborder.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui le frais abri où dort chacun jusqu'à l'aurore.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui la forteresse aux murs de cuivre du Sinaï (?)

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui le protecteur dont la main ne se retire pas (?)

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui l'asile qui sauve l'effrayé de son ennemi.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui l'ombre verdoyante qui donne la fraîcheur en été.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui le coin chaud et sec au temps d'hiver.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui le mont, rempart contre le vent au moment de la tempête.

Combien grand le seigneur de sa ville !

C'est lui Sekhmet ¹, contre l'ennemi qui franchit sa frontière.

Et voici, à la fin d'un autre chant, un poignant raccourci des bienfaits du bon gouvernement :

Il est venu vers nous.

Et il (nous a donné d'élever) ² nos enfants et d'ensevelir nos vieillards.

C'est là un exemple parfait de poésie d'apparat, avec sa symétrie imperturbable, son refrain régulier. Mais des

1. Sekhmet, déesse-lionne, est une divinité guerrière.

2. FLINDERS PETRIE, *Six Temples at Thebes*. London, 1917, pl. XIV. — T. ERIC PEET, pp. 74-75-76. — ERMAN, pp. 341-346. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 274, 275, 277. — RANKE, pp. 21-25.

images fortes, justes et colorées remplissent de vie émue ce cadre un peu rigide.

Un même sentiment passionnément filial se retrouve à une époque bien plus récente, dans un poème qui nous reporte tout près du temps de Ramsès II, sous le règne de son fils Merneptah, à la fin du XIII^e siècle.

La superbe du père n'avait pas épargné au fils les difficultés et les dangers. Merneptah eut, en effet, à lutter contre la poussée des « peuples de la mer », hordes mises en branle par l'arrivée en Occident de nouveaux peuples indo-européens et qui auraient couvert l'Égypte d'une seconde invasion de « Hyksos » si les pharaons de la XIX^e et de la XX^e dynastie, combattant sans relâche aux frontières de l'Égypte, n'avaient brisé leur choc. Aussi le poème sur la victoire de Merneptah respire-t-il la joie après une grande angoisse. C'est le thème du « Nunc est bibendum » d'Horace. L'œuvre égyptienne est encore bien étrangère au généreux sentiment horatien d'admiration envers le vaincu, mais rien ne permet de croire que les adversaires de Merneptah aient eu la grandeur d'Antoine et de Cléopâtre, et, mieux qu'Horace, l'Égyptien montre la détente heureuse de tout le peuple, la joie de la sécurité, se manifestant dans les petites circonstances comme dans les grandes, dans le plaisir de flâner à son aise comme dans l'assurance de voir sauvegardée la vie des siens, dans la liberté de chanter sans souci comme dans la certitude de récolter le blé que l'on aura semé et de manger à sa faim.

VICTOIRE DE MERNEPTAH

Il est né un soleil,
Dispersant les nuages qui étaient sur l'Égypte,
Donnant que Taméri¹ voie les rayons du Disque,
Soulevant le poids d'airain qui accablait le cou du peuple,
Pour rendre le souffle aux citoyens assiégés;

1. Taméri est un des noms de l'Égypte.

Satisfaisant Memphis aux dépens de ses ennemis,
Et donnant lieu à Ptah ¹ de triompher de l'adversaire;
Ouvrant les portes de Memphis, qui étaient fermées,
Assurant à ses temples leurs offrandes;
Le roi Merneptah, l'Unique,
Affermissant les cœurs de centaines de mille
A la face desquels sa vue apporte le souffle.

Brisé fut le pays de Temehou ² au temps de sa vie,
Et une crainte éternelle dans le cœur des Mashaouasha ³.
Il met en fuite les Libyens qui avaient envahi l'Égypte,
Et dans leur cœur une grande frayeur de Taméri.
Leurs troupes, qui s'avançaient, ont tourné le dos,
Leurs pieds n'ont pas tenu ferme,
Ils ont pris la fuite.
Leurs archers jettent par terre leurs arcs.
Leurs troupes d'approche ont le cœur accablé par la marche;
Ils ouvrent leurs outres et les lancent sur le sol.
Leurs sacs sont arrachés et jetés par terre.
Ce misérable chef, le vaincu de Libye,
S'enfuit, seul, sous la nuit.
Plus de panache sur sa tête!
Ses pieds sont las,
Ses femmes sont enlevées devant sa face,
Et ses réserves lui sont prises.
Plus d'eau dans son outre pour le tenir en vie.
Les visages de ses frères sont ardents à le frapper.
L'un se bat contre l'autre parmi ses capitaines;
Brûlées, leurs tentes et réduites en cendres!
Tous ses biens sont la proie des soldats.

.....
Une grande réjouissance arrive à l'Égypte
Et une jubilation s'est élevée aux villes de Taméri,

1. Dieu principal de Memphis.
2. Un des noms de la Libye et des Libyens.

PLANCHE III.



On laisse errer le bétail des champs (page 25).

On se raconte les hauts faits de Merneptah en Tehenou ¹.
Comme les gens l'aiment, le chef vaillant !
Comme ils exaltent le roi entre les dieux !
Combien heureux le seigneur du commandement !

Comme il fait bon s'asseoir à bavarder !
On va se promener par les chemins ;
Il n'y a plus de crainte dans le cœur des hommes.
Les forteresses sont délaissées ;
Les fontaines sont ouvertes,
Accessibles aux messagers.
Les bastions des remparts sont calmes,
C'est le soleil qui réveille les guetteurs.

.

On laisse errer le bétail des champs ;
Le berger ne passe plus le courant du fleuve.
Plus de cris ni d'appel dans la nuit
... dans la langue des étrangers.
On va et on vient en chantant ;
Plus de gémissements de gens en deuil !
Des villes sont de nouveau établies
Et celui qui a semé son blé le mangera.

.

Ce vaste tableau est peut-être la réussite la plus achevée de la poésie officielle.

On doit assurément ranger sous le même titre les inscriptions qui accompagnent, dans le temple de Deir-el-Bahari, les tableaux martelés de la naissance divine de la reine Hatshepsout et de l'expédition de ses nefes aux échelles de l'encens. Il s'y mêle cependant des traits empruntés à la poésie profane, et d'un sentiment vif, qui colorent de large passion humaine ces dialogues entre les dieux et les rois divins.

1. Un des noms de la Libye et des Libyens.

La scène de la théogamie, que le sculpteur avait représentée comme une conversation sacrée entre le dieu Amon et la reine Ahmès, assis face à face, trouve dans son commentaire écrit un accent plus direct.

Le dieu ne s'est pas substitué au roi régnant; il descend en lui; il se change en lui, pour s'unir à la reine. Nul doute que cette fiction, mal comprise, et accueillie par les Grecs avec un étonnement amusé, n'ait donné lieu à la légende d'Alcmène, que Zeus approche sous les traits d'Amphitryon.

Le texte égyptien reste religieux. Cette exaltation de l'union charnelle est d'une joie si franche et si sainement solaire que s'en effaroucher serait d'un sentiment faux.

Dit ¹ par ce noble dieu, Amon, maître de Karnak, lorsqu'il eut changé sa forme en la majesté de ce royal époux, Thoutmès I.

(Le roi, et le dieu en lui), la trouvèrent* endormie
Dans la beauté de son palais.
Elle s'éveilla au parfum du dieu,
Souriant devant sa majesté.
Aussitôt il alla vers elle;
Il s'embrasa d'amour pour elle,
Il posa son cœur sur elle.
Il lui donna de le voir en sa forme de dieu.
Lorsqu'il fut venu devant elle,
Elle s'exalta de voir sa beauté;
L'amour de lui parcourut tout son être.
Le parfum du dieu inondait le palais.

1. K. SETHE, *Urkunden IV*, Leipzig, 1906, pp. 219, l. 1. à 220, l. 5. — Kurt SETHE, *Urkunden IV, Übersetzung*. Leipzig, 1914 (numérotation en concordance avec l'édition du texte). — Al. MORET, *Rois et dieux d'Égypte*, Paris 1911, p. 20. — Al. MORET, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*. Paris, 1926, p. 360.

2. H. GRAPOW. *Zum Gebrauch der alten Pronomina absoluta*, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache...*, vol. 71, 1934, p. 49.

Ahmès ¹.

Seigneur, ah ! combien grande est ta puissance !
Elle est noble à voir, ta face,
Lorsque tu t'es en ta grâce
Uni à ma majesté,
Que ta rosée pénètre tout mon être !

Plus loin, au moment de la naissance, quelques explications épisodiques se haussent sans heurt au ton de la poésie.

Ce noble dieu vint voir sa fille aimée... ²
Douée de vie, lorsqu'elle fut née,
Et ce fut doux à son cœur extrêmement.

Amon ³.

Salut, ma fille, née de ma chair...
Brillante image issue de moi.

Une image d'Amon prenant l'enfant dans ses bras marquait une tendresse humaine caractéristique de l'Égypte ancienne. Le texte accentue cette note d'affectueuse familiarité au foyer. Il indique d'emblée le geste instinctif du père, qui ne croit pas déchoir de la divinité en cajolant le bébé ⁴ :

La baiser, l'embrasser, la bercer,
Parce qu'il l'aime plus que toute chose.

Un délicieux parfum de coquetterie se mêle à la jeunesse de la princesse grandissante ⁵ :

Sa Majesté devint une belle jeune fille
Fleurissant comme la saison nouvelle...

1. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 221, ll. 1-4.
2. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 228, ll. 1-4. — J. H. BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, II. Chicago 1906, p. 80, p. 84, 208.
3. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 228, ll. 12, 13. — BREASTED, *Op. cit.*, p. 84.
4. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 229, ll. 3-6.
5. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 246, ll. 6-8. — BREASTED, *Op. cit.*, p. 91.

Les dieux, en un vaste mouvement prophétique, répandent sur elle tous leurs dons de puissance ¹.

Les dieux t'ont pourvue d'années,
Ils t'ont dotée de vie et de joie.
Ils te célèbrent selon l'impulsion de leur cœur;
Nous reconnaissons l'enfant que nous avons créé !
Ils établissent ta frontière à la largeur du ciel,
A la limite du soir.
Les Deux Terres seront remplies des enfants de tes enfants;
Infini sera le nombre de ta semence,
Et ton esprit trouvera place dans le cœur des tiens.

La postérité de la chair ne serait rien si l'esprit ne se perpétuait en elle, et si le cœur n'en était pas touché.

C'est un grand plaisir d'art de lire, à côté des reliefs admirables, des textes aussi beaux, et qui cadrent avec la divine pureté de l'architecture. C'est un grand plaisir aussi d'apprendre que l'écrivain sentait la beauté de ce temple et qu'il y voyait un témoignage très noble d'affection filiale.

Amon ².

Viens vers moi, viens vers moi en paix,
Fille de ma chair, mon aimée, Maâtkarâ,
Vers cette maison belle,
Pure, solide et durable,
Que tu as faite pour moi
Dans cette place consacrée depuis les premiers temps
Voici que mon cœur est bien aise,
Que je me lève lumineux quand je vois ta beauté
Et que tu m'apportes... le vase d'eau fraîche
De tes deux mains pures.

1. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 248, l. 12 — p. 249, l. 5. — BREASTED, *Op. cit.*, p. 92.

2. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 297, l. 2-13.

C'est un bien pour mon cœur
 Que toutes mes pensées soient douces dans ta bouche,
 Et que, la bonté de celui qui t'a formée,
 Tu te plaises à l'exalter,
 D'un cœur aimant,
 Comme le fait pour son père une fille pieuse.

Amon promet d'ouvrir, il ouvre à une mission envoyée d'Égypte l'accès du pays de l'encens, ce mystérieux pays de Pount auquel les Égyptiens n'étaient plus allés depuis longtemps, et qu'il faut chercher au sud de la mer Rouge, dans l'Arabie heureuse et sur la côte africaine d'en face. Amon reprend, plus tendrement paternel et plus hautement divin¹ :

Viens, vers moi, viens vers moi en paix,
 Ma fille, ma douce, toi qui es dans mon cœur...
 Qui fais pour moi de beaux monuments,
 Qui purifies la demeure de la grande Ennéade¹
 Et qui remplis mon sanctuaire
 Des souvenirs de ton amour...
 La Terre Divine n'a pas été foulée²;
 Les coteaux de la myrrhe, les hommes ne les connaissent pas...
 En vérité c'est un lieu de délices³.
 Je l'ai créé pour moi, pour divertir mon cœur...
 Tes hommes y prennent de la myrrhe à leur gré⁴;
 Ils en chargent les nefes au contentement de leur cœur,
 Avec des arbres à myrrhe vivants...
 Ta majesté elle-même les plantera dans le jardin⁵
 Des deux côtés de mon temple...
 Le ciel et la terre sont inondés d'encens⁶,

1. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 343, ll. 6-9. - J. H. BREASTED, *Op. cit.*, II, p. 116, 117.

2. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 344, ll. 7, 8. - J. H. BREASTED, *Op. cit.*, II, p. 117.

3. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 345, l. 5. - J. H. BREASTED, *Op. cit.*, II, p. 117.

4. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 345, ll. 10-12. - J. H. BREASTED, *Op. cit.*, II, p. 117.

5. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 346, l. 16. - J. H. BREASTED, *Op. cit.*, II, p. 118.

6. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 347, ll. 5-7. - J. H. BREASTED, *Op. cit.*, II, p. 118.

Et des parfums qui viennent du palais.
 Tu me les offres purs et triés
 Pour en tirer le baume dû aux chairs divines...
 Et pares ma poitrine ¹
 De ses colliers de fête,
 Tandis que je t'offre l'eau de la bienvenue,
 Que mon cœur est en joie à ta vue.
 Pour toi mes merveilles si nombreuses,
 Pour ton beau visage qui inspire l'amour
 Et dont j'aime à voir la beauté,
 Car mon cœur vit par ton amour...

Bien qu'Hatshepsout se donne ici pour un vrai pharaon masculin, son avidité joyeuse à recevoir la myrrhe, à y plonger les mains, la complaisance avec laquelle, enivrée, elle pense à sa beauté imprégnée du parfum des dieux, trahissent bien joliment la femme ².

Le roi lui-même... prenant un boisseau d'or clair
 Met la main sur le sommet des tas.
 C'est la première fois que l'on a le bonheur
 De mesurer la myrrhe fraîche
 Pour Amon, seigneur de Karnak, seigneur du ciel.
 On apporte les prémices de la récolte,
 Merveilles des collines de Pount;
 Le seigneur de Khmounou ³ les fixe par écrit;
 La déesse de l'Histoire en calcule le nombre;
 Sa Majesté elle-même y travaille des deux mains;
 Le meilleur de la myrrhe est sur tout son corps;
 Elle exhale l'odeur d'une rosée divine;
 Son parfum se mêle à celui de Pount.
 Son teint couleur d'or clair

1. K. SETHE, *Op. cit.*, I p. 347, ll. 10-14. — BREASTED, *Op. cit.*, p. 118.

2. K. SETHE, *Op. cit.*, p. 339, l. 4 — p. 340, l. 2. — BREASTED, *Op. cit.*, p. 113.

3. Thot, dieu des lettres, patron d'Hermopolis.

Brille comme le font les étoiles
Au plafond de la salle des fêtes,
A la face de la terre entière.

Pindare eût aimé cette poésie de grandeur heureuse,
et de familiarité ambrosienne.

Un poème de l'époque ptolémaïque porte la même tendresse sur le plan des mythes religieux. Ces lamentations d'Isis peignent la plus grande épreuve de l'amour fidèle. Inspirées du très ancien fonds légendaire, elles ont gardé valeur humaine. C'est que tout mort était assimilé à Osiris et que les regrets des survivants, prenant la forme de l'antique déploration de la déesse sur le corps de son mari et frère assassiné, y entretenaient une douloureuse conviction.

LAMENTATIONS D'ISIS

Viens à ta maison, viens à ta maison, Héliopolitain ¹,
Viens à ta maison, car tes ennemis ne sont plus.
O beau joueur de sistre ², viens à ta maison
Pour me voir, moi ta sœur, que tu aimes.
Ne reste pas séparé de moi !
O beau jouvenceau, viens à ta maison,
Car il y a longtemps que je ne t'ai vu,
Et mon cœur est en peine de toi, mes yeux te cherchent.

.
.

O être bon, toi justifié, viens vers ta sœur,
Viens vers ta femme, viens vers ta femme;
O cœur tranquille, vers la maîtresse de ta maison.

1. Héliopolis est, parmi les villes saintes de l'Égypte, celle où s'était effectué, depuis l'Ancien Empire, le syncrétisme le plus centralisateur, incorporant le dieu des morts, Osiris, à la religion solaire.

2. Le sistre est un instrument de musique si bien consacré par la religion qu'il fut adopté, en Europe, sous l'Empire romain, par tous les sectateurs d'Isis.

Je suis ta sœur, née de ta mère.
Ne reste pas séparé de moi.
Les dieux et les hommes ont le visage tourné vers toi,
Ils te pleurent unanimement.
Dès que j'ouvre les yeux, toute en larmes, je crie vers toi
Jusqu'à la hauteur du ciel; mais tu n'entends pas ma voix.
Je suis ta sœur, que tu aimes sur la terre;
Tu n'aimais nulle autre que moi, ô mon frère, ô mon aimé ¹.

La touchante noblesse de ce grand élan désolé explique l'expansion du culte d'Isis dans tout le monde romain, jusqu'à ses limites les plus nordiques et les plus occidentales. Nos pays ont retenti de ces chants qui transfiguraient les plus profonds des sentiments humains.

Une ferveur plus purement religieuse, adressée à un être plus éloigné de notre condition, s'est exprimée en Égypte dans les hymnes d'Aménophis IV. Mais, par une rencontre rare, ce souverain avait un génie si vrai que ces prières, ces salutations au soleil ressuscité, dépassent la poésie officielle pour se placer en tête de la poésie personnelle.

1. Le texte porte *ô mon frère, ô mon frère*. Mais ce mot voulant dire aussi *amant* en égyptien, il y a là un jeu de significations intraduisible.

DEUXIÈME PARTIE

La poésie personnelle.

**« Où pourrais-je trouver l'innocence des hommes
Qui virent les premiers l'enfance du soleil? »**

François MAYNARD.

HYMNES AU SOLEIL

Poèmes d'Aménophis IV.

L'ENFANCE du soleil! Nul plus que les Égyptiens ne fut sensible à la jeunesse intacte de l'aurore. Ils comparaient, dans le langage bucolique de leurs plus vieux hymnes, le soleil naissant à un « veau de lait à la bouche pure ». Et jamais ils ne cessèrent de considérer son retour comme un miracle après les lassitudes du couchant et de la nuit. Mais à aucune époque cette merveille ne fut célébrée avec autant de simple et fraîche gratitude qu'au XIV^e siècle sous le règne d'Aménophis IV.

Ce roi, monté très jeune sur le trône, avait voulu, avec l'intransigeance outrancière d'un adolescent, imposer comme religion commune à son empire, où Syrie et Nubie s'unissaient à l'Égypte, la philosophie d'une élite. Abolissant d'un geste le polythéisme officiel, il l'avait remplacé par un monothéisme¹ dont la divinité, « Devenir » du dieu-soleil Râ, autour duquel s'était élaborée à l'Ancien Empire la doctrine de l'unité du gouvernement, était un être de Vérité et de Justice sous l'aspect visible du disque solaire, « Aten ». Il a composé en son honneur un hymne fervent, d'une admirable largeur de vue, qui échappe à tous les défauts habituels de la poésie religieuse.

Plus de mythologie, plus de convention. Rien que l'effusion directe de l'âme devant la beauté du soleil et de la nature qui en vit.

1. Le terme a paru exagéré à quelques historiens. D'une part, la réforme n'a pu abolir le culte privé de toutes sortes de dieux et de génies protecteurs. D'autre part, Aménophis IV n'a pas gardé, au long de toute sa carrière, une attitude aussi intransigente. Mais, dans l'ensemble, il a manifesté plus qu'une tendance au monothéisme.

GRAND HYMNE A ATEN ¹

Tu te lèves beau dans l'horizon du ciel,
Soleil vivant, qui vis depuis l'origine.
Tu resplendis dans l'horizon de l'Est,
Tu as rempli tout pays de ta beauté.
Tu es beau, grand, brillant.
Tu t'élèves au-dessus de tout pays.
Tes rayons embrassent les pays,
Jusqu'aux confins de ta création.
Toi qui es Râ, tu les soumets tout entiers,
Les liant tous pour ton fils aimé.
Tu es loin, mais tes rayons sont sur la terre.
Tu es sur le visage des hommes,
Et l'on ne connaît pas tes venues.

Quand tu reposes à l'occident, sous l'horizon,
La terre est dans une ombre
Semblable à celle de la mort.
On dort, bien couvert, dans sa chambre.
Aucun œil n'en voit un autre.
On volerait aux dormeurs tous leurs biens, qu'ils ont
mis sous leur tête,
Sans qu'ils s'en aperçoivent.
Tout lion sort de sa tanière,
Et toute bête à venin se met à mordre.
Il fait noir...
La terre est dans le silence,
Celui qui a fait les êtres se repose dans son horizon.

A l'aube, tu resplendis dans l'horizon,
Tu illumines, toi le soleil;
Dans le jour, tu chasses le noir

1. N. DE G. DAVIES, *The Rock Tombs of El Amarna*, t. VI, p. 29, pl. xxvii. — ERMAN, pp. 358-362. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 288-291. — ERMAN-MATHIEN, pp. 57-60. — T. ERIC PEET, pp. 78-81. — AL. MORET, *Le Nil*, pp. 378-379. — K. SETHE, in H. SCHÄFER, *Amarna in Religion und Kunst*. Berlin, 1931, pp. 63-70. — AL. SCHARFF, *Ägyptische Sonnenlieder*. Berlin, 1922, pp. 61-66. — RANKE, pp. 15-18.

PLANCHE IV.



Tout bétail est heureux de sa provende (page 37).

PLANCHE V.



Tous les chevreaux sautent sur leurs pieds (page 37).

Lorsque tu donnes tes rayons.
Les Deux Pays ¹ s'éveillent en fête, les hommes se
lèvent sur leurs pieds,
A cause de toi.
Ils lavent leur corps, prennent leurs vêtements;
Leurs bras s'ouvrent pour adorer ton lever,
La terre entière fait son ouvrage.
Tout bétail est heureux de sa provende;
Les arbres et les plantes verdoient
Et les oiseaux s'envolent de leurs nids;
Leurs ailes s'ouvrent adorant ton âme.
Tous les chevreaux sautent sur leurs pieds,
Tout ce qui vole et bat des ailes,
Vit quand tu resplendis pour eux.
Les bateaux à l'envi montent et descendent le
fleuve,
Tout chemin est ouvert parce que tu apparais.
Les poissons dans le fleuve sautent devant ta face;
Tes rayons vont au fond de la mer.

Tu développes le germe dans les femmes
Et de la semence fais des hommes,
Entretenant le fils dans le sein de sa mère,
Et l'apaisant pour qu'il ne pleure pas;
Nourrice dans le sein,
Tu donnes à ce que tu crées le souffle qui l'anime.
Quand l'enfant sort du sein...
Le jour de sa naissance,
Tu ouvres sa bouche...
Et tu pourvois à ses besoins.
Le poussin qui est dans l'œuf parle dans la coquille;
Car tu lui donnes le souffle à l'intérieur
Pour le faire vivre.
Tu lui as donné, dans l'œuf, le pouvoir de le briser;
Il sort de l'œuf pour crier tant qu'il peut;
Et quand il sort, il marche sur ses pieds.

1. La Haute et la Basse-Égypte.

Combien nombreuses sont tes œuvres,
 Mystérieuses à nos yeux !
 Seul dieu, toi qui n'as pas de semblable,
 Tu as créé la terre selon ton cœur,
 Alors que tu étais seul,
 Les hommes, toutes les bêtes domestiques et sauvages,
 Tout ce qui est sur la terre et marche sur ses pieds,
 Tout ce qui est dans le ciel et vole de ses ailes ;
 Les pays étrangers, Syrie et Nubie,
 Et la Terre d'Égypte,
 Tu as mis chaque homme à sa place
 Et tu pourvois à leurs besoins.
 A chacun sa provende et son temps de vie.
 Leurs langues sont diverses en paroles,
 Leurs caractères aussi, et leur teint diffère ;
 Tu as distingué les contrées.
 Tu crées le Nil débordant¹ des Enfers
 Et le fais surgir par amour
 Pour que vivent les habitants,
 Puisque tu les a faits pour toi,
 Leur seigneur, à cause de ta sollicitude (?).
 O maître de tout pays, tu resplendis pour eux,
 Soleil du jour, grand de puissance ;
 Tous les pays les plus lointains, tu les fais vivre,
 Tu leur as donné un Nil qui déborde¹ du ciel
 Pour descendre sur eux,
 Battre les coteaux de ses ondées
 Et arroser leurs champs entre leurs villages.
 Combien excellents tes desseins,
 O maître de l'éternité !
 Le Nil dans le ciel, tu l'as mis pour les étrangers
 Et pour les bêtes de toute terre étrangère,
 Qui marchent sur leurs pieds.
 — Et le Nil vient des Enfers pour Taméri².

1. A. DE BUCK, *On the meaning of the name Hapy*, dans *Orientalia Neerlandica*, tiré à part, s. d., p. 4.

2. Taméri est un des noms de l'Égypte.

Tes rayons nourrissent les champs.
Tu resplendis et ils vivent,
Ils foisonnent pour toi.
Tu as créé les saisons,
Pour maintenir en vie tout ce que tu as créé,
L'hiver pour les rafraîchir,
La chaleur...
Tu as fait le ciel lointain
Afin d'y resplendir et de regarder
Tout ce que tu as créé.
Tu es seul à resplendir
Sous tes aspects de soleil vivant;
Que tu apparaisses à peine
Ou que tu sois au comble de l'éclat,
Que tu sois loin ou te rapproches,
Tu as créé des millions de formes de toi seul,
Villes et villages, les champs, les chemins et le fleuve.
Tous les yeux te contemplent devant eux,
Lorsque tu es le soleil du jour, là-haut...

.....

Les êtres de la terre se forment sous ta main
Comme tu les a voulus.
Tu resplendis, et ils vivent;
Tu te couches et ils meurent.
Toi, tu es la durée de la vie par toi-même,
On vit de toi.
Les yeux sont sur ta beauté jusqu'à ce que tu te
couches
Et tout travail prend fin
Quand tu te couches à l'Occident.

.....

Tous les êtres qui marchent
Depuis que tu as fondé la terre,
Tu les élèves pour ton fils, issu de ta chair,
Le roi des Deux Égyptes,
Qui vit de Vérité...

Dont la durée est grande,
Et pour sa grande épouse royale, qu'il aime,
La maîtresse des Deux Pays,
Vivante et florissante
Pour toujours et à jamais.

Le poème se déroule, large, sans contours bien définis, comme un noble fleuve, un Nil qui reflète le soleil et lui offre sa profondeur.

Je me rappelle avoir vu, près de la capitale en ruines d'Aménophis IV, l'inondation battre les falaises d'un bord à l'autre et, entre les villages isolés sur leurs mottes, hommes et bêtes s'ébrouer au lever du soleil, nageant péle-mêle au milieu de l'immense nappe d'eau, où le ciel se balançait rose et bleu.

Je retrouvais à sa source l'inspiration du roi-prophète. Mais qu'il était difficile de retrouver aussi frais le contact avec la nature originelle, cet émerveillement de l'oiseau qui, une écaille encore collée à son duvet, promène des yeux neufs sur un monde vierge! Comment Aménophis IV, miné de maux et de tourments, combattu, prévoyant l'échec de sa réforme, et responsable, hélas, de la perte des provinces de Syrie arrachées à l'Égypte pendant que le souverain ne voulait songer qu'à Dieu, comment ce malheureux a-t-il pu se dégager au point de connaître la lumière telle que la connaissent seuls des yeux d'enfants?

C'est le don de la poésie.

Il y a de l'hymne à Aten une recension plus courte, ou plutôt, semble-t-il, une adaptation à l'usage des courtisans, où s'introduit un passage d'éloge officiel à l'adresse du roi.

Le début et la fin du poème procèdent du grand hymne sans en être de simples répétitions; il y a des variantes, non seulement d'expressions, mais d'idées, et même quelques nouveautés frappantes du même art lumineux.

PETIT HYMNE A ATEN ¹

Tu te lèves beau, soleil vivant,
Seigneur de l'éternité,
Tu es rayonnant, tu es beau, tu es fort.
Ton amour est grand et vaste,
Tes rayons donnent des yeux à ce que tu as créé.
Ton teint respandit,
Vivifiant les cœurs.
Tu remplis les Deux Pays de ton amour,
O noble dieu qui s'est créé lui-même,
Qui a fait toute terre et créé ce qui est dessus,
Les hommes, toutes les bêtes domestiques et sauvages,
Les arbres qui croissent sur la terre.
Ils vivent lorsque tu as resplendi pour eux.
Tu es le père et la mère de ceux que tu as créés.

.

Tu es seul, mais il y a des millions de vies en toi
Pour vivifier les créatures.
C'est le souffle de la vie que de voir tes rayons.
Toutes les fleurs vivent qui poussent sur le sol,
Et croissent lorsque tu as resplendi;
Elles s'enivrent de ta face.
Toutes les bêtes sautent sur leurs pieds,
Les oiseaux qui étaient dans leur nid volent de joie;
Leurs ailes, qui étaient fermées,
S'ouvrent pour célébrer le soleil vivant.

L'affirmation théologique « Tu es le père et la mère de ceux que tu as créés » est très significative de la pensée de ce temps. Et, à la fin du poème, l'image des fleurs enivrées de Dieu est l'une des plus mystiquement joyeuses que l'on connaisse.

1. N. DE G. DAVIES, *The Rock Tombs of El Amarna, IV, généralités et traduction*, pp. 28-29; texte de Meryra, I, pl. XXXVII. — MORET, *Le Nil*, pp. 42-43. — AL. SCHARFF, *Ägyptische Sonnenlieder*. Berlin, 1922, pp. 67-69.

POÉSIE AMOUREUSE

Le Tesson du Caire.

CETTE vie avant le sens du péché, d'autres poèmes à peu près du même temps nous la rendent, moins vaste, moins solaire mais d'une grâce toute vive et joliment humaine. Ce sont des chansons d'amour. Celles d'un premier recueil, écrites sur un tesson¹ du musée du Caire, sont fort mal conservées. Mais tant de fraîcheur éclate dans ces lignes qu'il vaut la peine de transcrire les pièces les moins éprouvées.

Il est rare qu'elles portent un titre dans le texte égyptien; je leur en donnerai un pour les citer plus facilement.

Voici d'abord, dans un de ces jardins bien ordonnés de la XVIII^e dynastie, le bassin entouré d'arbres, figuiers, dattiers et grenadiers. Les jeunes gens se baignent, vêtus de lin léger. La belle, dans sa coquetterie ingénue, compte sur la transparence de sa tunique mouillée. Elle n'a rien à craindre. Et, après trente-trois siècles, elle ressurgit de l'eau, les yeux brillants, le teint animé par la fraîcheur, svelte, souple, attirant candide-ment le regard de celui qu'elle aime, et le nôtre, en apportant son poisson rouge.

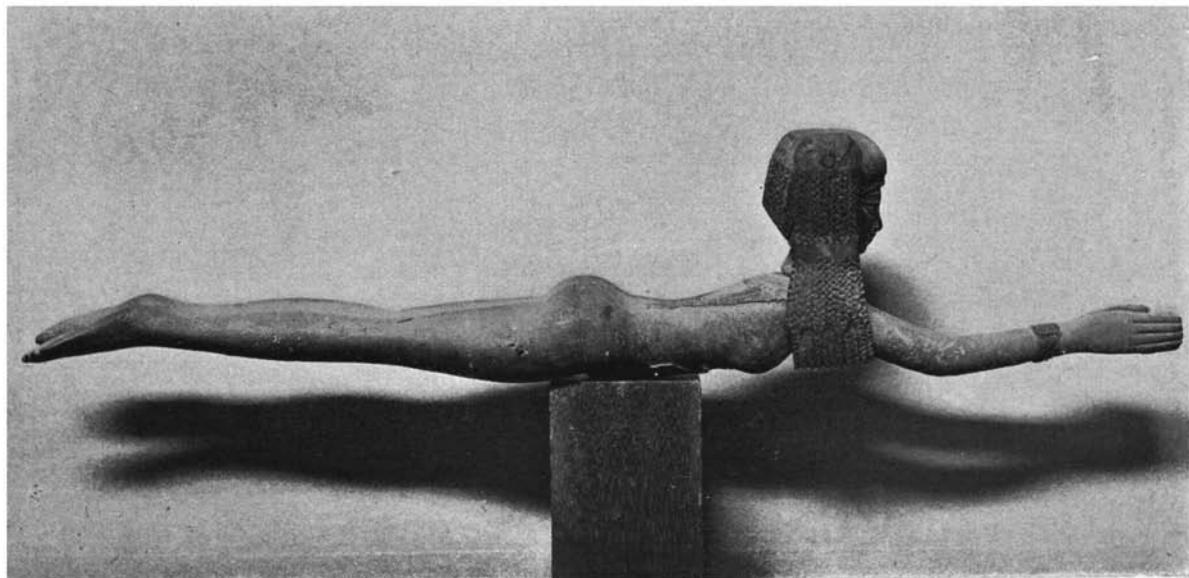
LA BAIGNADE²

O mon dieu, mon ami...
Il m'est doux de plonger...
De me baigner devant toi...
Que je te laisse voir ma beauté,

1. Caire 25218 (= 584 du catalogue de l'ancien musée de Gizeh). — W. Max MÜLLER, *Die Liebespoesie der Alten Ägypter*. Leipzig, 1899, pp. 41-44, pl. 17. — M. SPIEGELBERG, *Eine neue Sammlung von Liebesliedern*, in *Ägyptiaca, Festschrift für G. Ebers*. Leipzig, 1897, pp. 117-121.

2. ERMAN p. 304. — ERMAN-BLACKMAN, p. 243. — MORET, *Chansons*, p. 551.

PLANCHE VI.



Me baigner devant toi... (page 42).

Dans ma tunique du lin royal le plus fin,
Quand elle est mouillée.
J'entre dans l'eau avec toi
Et j'en ressors vers toi,
Tenant un poisson rouge
Qui est splendide entre mes doigts...
Ah ! viens, regarde-moi !

Malgré les lacunes, le dessin de la composition apparaît net. Le rouge du poisson brille au premier plan du tableau. Sobriété, saveur de pittoresque, naïveté aimable annoncent Théocrite; et Théocrite a fréquenté la cour d'Alexandrie. Se pourrait-il que les Alexandrins aient dû quelque chose de leur manière au vieux fonds égyptien ? Lorsque les papyrus démotiques auront été plus étudiés, il y aura peut-être moyen de répondre à cette question.

Voici du thème de la nage, très en faveur dans ce pays fait d'un fleuve au milieu de déserts, une variante chevaleresque.

LA TRAVERSÉE DU NIL ¹

L'amour de ma belle est sur l'autre rive.
Un bras du fleuve est entre nous ;
Et le crocodile se tient sur le banc de sable.
— J'entre à l'eau, je plonge dans le flot ;
Mon cœur est puissant sur les ondes ;
L'eau est comme terre sous mes pieds.
C'est son amour qui me rend ainsi fort,
Pour conjurer les dangers du fleuve.

Ainsi Léandre traversera-t-il l'Hellespont pour retrouver Héro. Ainsi Horace, bien que sans armes contre le loup, passera-t-il indemne à travers la forêt sabine, tout

1. ERMAN, p. 304. — ERMAN-BLACKMAN, p. 243. — RANKE, p. 31. — MORET, *Chansons*, p. 551.

absorbé dans la pensée de Lalagé¹, « qui doucement parle et doucement rit ». Ainsi Properce², au mépris des dangers de la nuit, cherchera-t-il Cynthie à Tibur. Ainsi Lancelot du Lac, pour rejoindre Guenièvre, franchira-t-il les douves du château où un félon la tient enfermée.

Le tesson du Caire évoque ensuite, en quelques notes, mais charmantes et prenantes de simplicité directe, la grande joie de se revoir et l'ivresse du baiser :

LA RÉUNION DES AMANTS³

Que je voie venir ma belle
Et mon cœur est en joie;
Et mes deux bras s'ouvrent pour l'embrasser.
Mon cœur est bienheureux comme... pour l'éternité
Parce que vers moi vient ma maîtresse.

LE BAISER⁴

Quand je l'embrasse et qu'elle m'ouvre les bras,
Je suis comme quelqu'un qui revient d'Arabie⁵,
Imprégné de parfum.

Délices des sens, délices de l'âme, trop vives pour ne pas la briser et lui ouvrir un instant l'autre monde. Le « Cantique des Cantiques », plus brutal et plus profond, dira « l'amour est fort comme la mort ».

La vision de béatitude de l'Égyptien est comme un délicat prélude à l'intensité biblique, un prélude qui

1. HORACE, *Ode* I, 22.

2. PROPERCE, *Élégie* III, 16.

3. ERMAN, pp. 304, 305. — ERMAN-BLACKMAN, p. 243. — MASPERO, *Causeries*, p. 186. — MORET, *Chansons*, p. 551.

4. ERMAN, p. 305. — ERMAN-BLACKMAN, p. 244. — MASPERO, *Causeries*, p. 186. — MORET, *Chansons*, p. 551.

5. « Pount » dans le texte égyptien; c'est le pays, assez mystérieux, de l'encens et des parfums. Il était situé sur la côte africaine en face de l'Arabie du Sud et probablement aussi sur la côte arabe. C'est « l'échelle de l'encens ».

résonne pur dans une atmosphère sans nuage. Glissant bienheureusement à la surface de ce monde, l'âme du poète égyptien échappe aux réalités terribles, à l'angoisse qui, sur la terre, est le prix de l'amour et à la mort, condition de la vie. Dans son ingénuité solaire, il ignore le « amari aliquid » de Lucrèce.

Voici enfin, dans la même collection, les mièvreries caressantes, les souhaits de fantaisie, dont l'irréalité est nécessaire à la féerie du cœur quand il n'éprouve pas encore ou qu'il veut ignorer que l'amour le brûlera.

LES SOUHAITS ¹

Ah ! que ne suis-je sa négresse,
Qui ne la quitte pas d'un pas !
Alors je contemplerais
La couleur de tout son corps.

Ah ! que ne suis-je son blanchisseur
... pour un seul mois...
Je laverais les parfums de son voile.

.....

Ah ! que ne suis-je son anneau,
Le cachet qu'elle porte au doigt...

« Ah ! que ne suis-je la fougère... » fredonnaient nos arrière-grands-pères.

Et, ici aussi, plus fort et dur, le Cantique des Cantiques : « Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras ».

A mesure que se découvrent plus de poèmes égyptiens, les poèmes bibliques se comprennent mieux. Le Cantique, en particulier, se révèle tout parsemé de réminiscences. Quantité de thèmes sont communs aux deux peuples. Sans doute ces thèmes sont-ils faits de tendances inhérentes à toute âme humaine. Mais la manière

1. ERMAN, p. 305. — ERMAN-BLACKMAN, p. 244. — MORET, *Chansons*, p. 550. — MASPERO, *Causeries*, p. 186.

de les exposer est trop semblable pour être fortuite.

Il est d'ailleurs tout naturel que la poésie des Hébreux ait admis cette influence. L'Égypte les avait trop longtemps dominés pour ne pas les en pénétrer. N'a-t-on pas voulu voir dans la pensée et dans la personne de Moïse des caractères bien égyptiens ?

L'œuvre de l'Égypte nous est parvenue trop incomplète pour nous permettre d'évaluer le montant de la dette des Hébreux. Mais dette il y a.

Cela dit, les différences éclatent. Le génie des deux peuples a peu de points communs, et les thèmes empruntés de l'un à l'autre sont recréés.

Une autre comparaison serait à faire entre les poèmes de l'Égypte et ses reliefs et peintures. Dès l'abord, la poésie apparaît plus émancipée des conventions. Le style libre y est plus loin du style sévère que dans l'art du dessin. A en juger d'après cette différence, les œuvres littéraires passeraient pour moins « égyptiennes » que les tableaux sculptés ou peints et, selon les tendances personnelles, sembleraient préférables ou moins heureuses. En fait, il faut admirer la convenance du goût égyptien ; il s'est accordé en poésie une souplesse, une fidélité aux mouvements de l'âme que ne pouvait admettre le relief ou la peinture, assujettis à la matière, au cadre, à la muraille. C'est ainsi que les sculpteurs traitent tout autrement le granit, le calcaire et le bois, le décor architectural ou le bibelot. Les conditions imposent à qui veut faire œuvre harmonique de s'accorder à leurs exigences, que les artistes de l'Égypte ont su convertir en vertus. Le poète, moins soumis à des conditions extérieures, avait le droit d'assouplir, de dépasser les contraintes du style sévère. Mais il s'est gardé des tentations de la liberté. Il a, dans nos poèmes profanes, évité le vague et le touffu. Sa composition a la clarté, la grâce des sujets dessinés. Et la division nette d'une œuvre longue en mouvements limités, ou en une suite de poèmes brefs, isole, comme le relief, les traits d'intensité sur un fond de silence.

POÉSIE AMOUREUSE

Première collection du Papyrus Harris 500.

UN papyrus du temps de Ramsès II, conservé à Londres, le papyrus Harris 500¹, apporte trois collections de poèmes un peu plus récents, peut-être, que les précédents, s'il faut voir un signe d'évolution plus avancée dans leur esprit moins naturellement candide. Il y a, par exemple, dans le poème initial du premier groupe, un badinage assez vif :

LES PRÉTEXTES *

.
Vas-tu partir parce que tu veux manger?
Es-tu donc, toi ! l'homme de ton ventre?

Vas-tu partir pour te couvrir?
Mais j'ai des draps sur le lit !

Vas-tu partir parce que tu as soif?
Prends donc mon sein.
Ce qu'il y a dedans déborde pour toi.

Il est sacré, le jour de notre union !

On ne sait trop si cette naïveté effrontée vient d'une grande conviction. Peut-être, mais déjà l'auteur s'en joue.

L'APPEL *

L'amour de toi pénètre tout mon corps,
Ainsi que le vin (?) se mélange à l'eau.

1. MÜLLER, pp. 13-28, pll. 2-15. — MASPERO, *Chants*, pp. 229-259. — MASPERO, *Poésie*, pp. 1 et 2.

2. ERMAN, p. 305. — ERMAN-BLACKMAN, p. 244. — MORET, *Chansons*, p. 552.

3. ERMAN, p. 306. — ERMAN-BLACKMAN, p. 244. — MORET, *Chansons*, p. 552.

.....
Hâte-toi vers ta mie,
Comme le cheval sur le champ de bataille.
.....

Ici l'expression, pleine de justesse et de force, paraît venir d'une ardeur véritable. Le poème suivant, où le jeune homme prend à son tour la parole, est d'un ton plaisamment dépité.

LE PIÈGE ¹

... ma belle est un bouton de lotus,
Son sein est un fruit
Ses bras...
.....
Son front est un piège de bois de meryou,
Et moi je suis l'oie sauvage
.....
Attirée par l'appât dans le piège.

Ce piège annonce les rets, lacs, chaînes et cages d'amour qui seront si fort du goût alexandrin.

Mais voici une évocation autrement riche de couleur et d'âme :

EN BATEAU ²

Je descends le fleuve en barque
Au rythme des rameurs.
Ma botte de roseaux sur l'épaule,
Je m'en vais à Memphis, la « Vie des deux Pays »

1. ERMAN, p. 306. — ERMAN-BLACKMAN, p. 245. — MORET, *Chansons*, p. 552.

2. ERMAN, pp. 306, 307. — ERMAN-BLACKMAN, p. 245. — MORET, *Chansons*, p. 549. — MASPERO, *Causeries*, p. 186.

Et je dirai à Ptah, seigneur de Vérité :
« Donne-moi ma belle ce soir. »
— Le fleuve est comme du vin.
Le dieu Ptah est son fourré de roseaux,
La déesse Sekhmet est son buisson de fleurs,
La déesse Earit, son lotus en bouton
Et le dieu Nefertoum est son lotus épanoui.
Ma belle sera joyeuse !
L'aurore se lève à travers sa beauté.
Memphis est une coupe de fruits
Posée devant le dieu au beau visage.

Le jeune homme, à l'avant du bateau, guette le lever du soleil et l'approche de Memphis, où l'attend son amour. Au-dessus des falaises de la rive droite, l'étoile du matin jette un dernier éclat d'argent. Puis, c'est le règne de l'or et du feu. Sous l'étoile vacillante, et attiré par elle, émerge le disque couronné de rayons. Le ciel, et le reflet du ciel dans le Nil, s'enflamment. Sur la rive gauche, au-dessus des palmeraies, se lèvent du désert les pyramides, imposant à l'immense paysage, noblement rectiligne, leur plus divine rigueur.

Le cœur du passager bondit. Les grands joncs de la rive, les fleurs d'eau se transfigurent. Les dieux de Memphis se révèlent. La ville elle-même, enfin apparue, semble, dans l'entassement de ses masses blanches, rougies par l'Orient, une corbeille de fruits offerte à son grand dieu, Ptah au beau visage. Mais ce beau visage est-il seulement d'un dieu ? La beauté de l'aurore, pour l'amoureux, rayonne de la beauté de celle qu'il aime.

Cette transfiguration de la nature par un miracle de foi et d'amour, cette ivresse sacrée, le petit poème la rend avec une intensité d'autant plus vive que le peu de transition entre les idées, leur laissant l'imprévu du jaillement, préserve autour d'elles un peu de mystère de l'âme.

Le poème suivant ne va pas aussi loin. C'est une plaisante épigramme :

LE JEUNE MALADE ¹

Je me coucherai à la maison,
Malade sans l'avoir mérité.
Les voisins entreront pour me voir,
Et la belle avec eux.
Elle prendra les médecins en défaut de sentence,
Elle qui connaît mon mal !

On voit que le thème de Chénier remonte bien haut. Mais la Grèce, où Chénier prenait ses modèles, où Ingres trouvait le sujet de son tableau du jeune Antiochus, malade d'amour pour Stratonice, semble avoir accepté surtout une version grave et pathétique du thème. L'Égypte, au contraire, vers 1300 avant Jésus-Christ, paraît avoir eu le temps déjà d'en épuiser l'intérêt dramatique; notre petite pièce sent le stratagème à la Molière. Ceci nous ouvre une perspective. Car l'aventure, à l'origine, dut être prise au sérieux. Et il faut supposer une évolution fort longue avant qu'elle en soit venue, comme ici, à être traitée d'une manière badine.

Dans un autre thème de la série, le ton naïf est un peu celui de nos vieilles chansons d'enfants. Mais, sous le dépit ingénu de la fin on ne peut s'empêcher de voir briller de malice l'œil amusé de l'auteur. Ce n'en est pas moins de la poésie du cœur, le sentiment reste charmant.

1. ERMAN, p. 307. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 245-246. — ERMAN-MATHIEN, p. 53. — MORET, *Chansons*, p. 550. — AL. GARDINER, *The Chester Beatty papyri*, n° 1. Oxford, 1931, p. 34; n. 2. — MASPERO, *Causeries*, pp. 185-186. — RANKE, p. 30.

LE PORTIER ¹

Au château de ma belle,
La porte est au milieu de la demeure,
Les deux battants ouverts.

.

La belle est en colère.
Ah ! que ne suis-je le portier,
Pour qu'elle me gronde !
Au moins entendrais-je sa voix,
Quand elle est en colère,
Et que le gamin a peur d'elle.

Tel est, si l'on se résigne à négliger quelques pièces que les injures du temps ont rendues trop incohérentes, ce premier recueil du papyrus Harris 500. Il n'y a pas de lien entre les pièces; elles forment une petite anthologie où il semble que l'on ait cherché avant tout la variété.

1. ERMAN, p. 107. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 245-246. — ERMAN-MATHIEN, p. 53. — MORET, *Chansons*, p. 550. — MASPERO, *Causeries*, p. 186.

POÉSIE AMOUREUSE

Deuxième collection du Papyrus Harris 500.

LA deuxième collection de poèmes ¹, dans le même papyrus, se présente assez différente. Un titre d'ensemble leur confère une couleur pastorale. Dans toutes les pièces, une même jeune fille est censée parler. C'est l'oiseleuse, souvent figurée au manche des cuillers à fard. Et les premiers poèmes, tout au moins, ont trait à la capture des oiseaux. Ils ne marquent cependant qu'à peine les péripéties d'une histoire à suivre. Ce sont plutôt des variations sur le thème de la « pastorale ». Un art délicat s'y exerce à éviter tout ce qui est explication de faits. Seuls comptent les sentiments, les battements du cœur.

L'OISELEUSE

Commencement des beaux chants plaisants de ta belle,
que ton cœur aime, qui vient de la prairie.

I

Mon ami, mon aimé,
Mon cœur aspire à ton amour;
Tout ce dont tu as eu l'idée,
Je te dis : Vois, c'est fait.

Je suis venue pour dresser mon piège de ma main.
Dans ma main, mon... et mon...
Tous les oiseaux de Pount descendent sur l'Égypte,
Imprégnés de myrrhe.
Le premier qui vient prend mon ver d'appât;
Son parfum est venu de Pount,

1. MÜLLER, pp. 20-26, pl. 8-12. — ERMAN, pp. 308-310. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 246-247. — ERMAN-MATHIEN, pp. 51-53. — MORET, *Chansons*, p. 553. — RANKE, pp. 30-31. — MASPERO, *Causeries*, pp. 187-188.

PLANCHE VII.



Tous les oiseaux de Pount descendent sur l'Égypte (page 52).

Et sa serre est pleine de baume.
Mon désir, envers toi, est que nous le libérions
Ensemble, que je sois seule avec toi
Pour te faire entendre le grand cri
De mon oiseau imprégné de myrrhe.

Qu'il me serait beau
Que tu sois là avec moi,
Quand je dresse mon piège;
Beau d'aller dans la prairie
Vers celui qui est aimé.

Le tableau est nettement composé : la jeune fille, presque une enfant, mince et souple comme un jonc, voit passer les oiseaux migrateurs. Ils viennent de Pount ¹, le pays divin de la myrrhe et de l'encens. Mais la pensée de la jeune fille ne vole pas vers la terre des dieux. Un autre objet occupe sa nostalgie. Non pas la chasse. Elle ne songe qu'à délivrer le seul oiseau capturé. Elle aurait tant de plaisir à entendre le cri de joie de l'oiseau quand elle le libérerait. Mais maintenant tout plaisir n'en est un que lorsqu'il est partagé. Elle attend celui qu'elle aime; et bien que l'ami ne vienne pas, elle a déjà de la joie à se l'imaginer près d'elle.

Pas une ombre encore. Tout est jeunesse et, grâce à la jeunesse, la tendre mélancolie elle-même a des rêves heureux.

II

La voix de l'oie sauvage
S'élève gémissante,
Parce qu'elle s'est prise à l'appât.
Mais ton amour me repousse
Et je ne peux pas la délivrer.
Je vais reprendre mes filets.

1. Côte africaine en face de l'Arabie du Sud et peut-être une partie de l'Arabie elle-même.

Que dirais-je à ma mère,
Chez qui je reviens chaque jour,
Toute chargée d'oiseaux?

— « Pas de piège tendu, aujourd'hui? »

C'est moi que ton amour tient captive.

La rêverie égyptienne n'est pas nébuleuse. Le côté pratique ne se laisse pas oublier longtemps. La mère est là pour le rappeler !

Mais il est bien temps de penser aux soucis du retour !
L'ami est venu ! Et il est aussi épris qu'on le rêvait.
Ah! qu'il est beau! Qu'on ne parle plus de le quitter!

III

L'oie sauvage s'envole
Et redescend.

.
Les oiseaux vont et viennent innombrables
(Mais que m'importe! je suis prise) ¹
Par mon amour seul.
Mon cœur est en accord avec ton cœur
Et je ne m'éloigne pas
De ta beauté.

L'amour est devenu passion, exclusive et violente.
Être dans les bras de l'aimé, c'est tenir embrassé le dieu suprême, Amon; c'est posséder la béatitude éternelle.

IV

. mon amour,
Mon cœur s'arrête en moi.
Si je vois des gâteaux doux,
Je pense voir du sel;

1. A peu près...

Et les liqueurs si douces à ma bouche,
C'est comme du miel d'oiseau.
Seul le souffle de ta narine
Peut faire vivre mon cœur.
J'ai trouvé qu'Amon m'était donné
Pour toujours et à jamais.

Mais l'avenir s'assombrit. L'amant exaucé se montre moins assidu. Et la jeune femme aspire à la sécurité. Elle espère que son ami l'épousera. Elle se voit assise à son côté, la main dans la main, telle que la statuaire du temps représente l'épouse auprès de l'époux.

Nul remords, d'ailleurs, de s'être donnée à lui avant le mariage. Les idées de l'Égyptien n'étaient probablement pas, à cet égard, aussi strictes que les nôtres. Mais c'était tout de même une imprudence, et la délaissée connaît d'affreux moments de solitude; pas encore de désespoir. Elle n'en est pas là. Elle n'a pas perdu toute confiance de recouvrer la vie et la santé de son cœur.

V

O toi si beau,
Il me vient le désir
D'avoir part à tes biens
En tant que maîtresse de ta maison
Et que ton bras soit posé sur mon bras.
Mais tu as détourné de moi ton amour,
Et je dis à mon cœur, en moi-même :
... mon grand s'est éloigné de moi, cette nuit;
Je suis comme qui est au tombeau,
Car n'es-tu pas la santé et la vie,
Toi qui viens vers moi
Avec la joie ?
Puisque c'est la santé de mon cœur
Quand tu me cherches.

Victoire ! L'aubade n'est plus à craindre. Que l'hiron-

delle s'égosille à proclamer le jour ! Il ne faut plus se séparer. L'ami a parlé. Il a promis. Associant la nature à leur joie, les amants vont contempler les beaux paysages de la contrée.

VI

La voix de l'hirondelle me parle.
Elle dit : « C'est l'aube; où t'en vas-tu ? »
— Que non, l'oiseau; tu me provoques !
J'ai trouvé mon ami dans son lit
Et mon cœur est joyeux à l'extrême.
Il me dit : « Je ne te quitterai plus,
Ma main est dans ta main.
Je me promène, avec toi,
Dans tous les beaux lieux. »
— Il fait de moi la première des belles,
Il n'afflige pas mon cœur.

Trop de confiance a nui, on attend, on guette, on pense voir arriver l'ami au tournant de la rue. Mais qu'un passant se rapproche, ce n'est pas lui. Et, après tant de pas qui se sont éloignés, un message haïssable : « l'ami ne viendra pas ». Révolte furieuse, douleur et jalousie qui brûlent ! Mais, à travers cet étouffement, un éclair de compassion pour l'autre qui sera victime à son tour.

« La passion parle là toute pure » et ce n'est pas la passion d'une âme vile.

VII

Ah ! je mets la tête à la porte du dehors ;
Vois, mon ami vient vers moi.
Mes yeux sont sur le chemin,
Mes oreilles écoutent,
Attendant de reconnaître son pas.
Je fais de l'amour de mon ami
Mon bien unique,

Parce que, pour lui, mon cœur ne se tait pas.
 Il m'envoie un messenger,
 Bien rapide à entrer, bien rapide à sortir,
 Qui me dit : « Je ne suis pas bien... »
 — Dis que tu en as trouvé une autre !

 Pourquoi faire souffrir le cœur d'une autre
 En me tuant ?

Le dernier poème de l'« oiseuse » tempère cette émotion poignante et achève, sur une note moins grave, ces couplets d'un réalisme lyrique.

Ou bien l'ami a fini par revenir et, au rendez-vous suivant, l'attente est moins angoissante, ou bien le vigoureux optimisme de la jeunesse a repris le dessus avec la coquetterie; la belle a retrouvé son empire sur elle-même, elle est prête à la lutte, elle arrange ses armes, c'est-à-dire, ses boucles, dont elle ne craindra cependant pas de compromettre l'édifice, dans sa hâte, si l'ami revient.

VIII

Mon cœur se soucie de ton amour
 A ce point que la moitié de ma chevelure se défait
 Lorsque je cours à ta rencontre.

 Je vais refaire mes boucles
 Pour être prête à tout moment.

Ainsi se termine cette suite semblable aux « suites » musicales, où une subtile unité de nature accorde entre elles des pièces de caractère varié, allant de la fraîcheur agreste à l'enjouement discret, en passant par le pathétique ardent. Certaine naïveté, mi-sentie, mi-jouée, baigne le tout d'une très fine atmosphère.

POÉSIE AMOUREUSE

Troisième collection du Papyrus Harris 500.

LE papyrus Harris 500 nous a conservé une troisième collection¹ de chants d'amour, dont le titre : « commencement de chants plaisants » ne signifie pas grand'chose. Tirons de l'œuvre elle-même un titre mieux approprié « Le jardin d'amour ».

La jeune femme se promène dans le jardin. Chaque fleur lui rappelle son amour et sert de point de départ à un nouveau couplet. Ce point de départ ne va pas sans artifices, à coups de jeux de mots intraduisibles et qu'il a bien fallu rendre par des équivalents, pas beaucoup plus mauvais que les originaux. Mais les couplets sont charmants. Nous retrouvons ce climat de volupté franche et pourtant délicate, relevée par une grande tendresse fidèle. L'idéal est toujours cette sécurité de l'amour marquée par l'attitude classique des époux, la main sur la main; on songe au panneau d'ivoire de Tout-Ankh-Amon, où le jeune roi, dans un jardin, reçoit de la petite reine un énorme bouquet, tandis que des suivantes cueillent d'autres fleurs.

LE JARDIN D'AMOUR

I

O fleur *accorte*, tu mets mon cœur d'*accord*.

Je ferais pour toi tout ce que l'on veut

Quand je suis dans tes bras.

L'objet de mon désir est un baume pour mon œil :

Te voir est la lumière de mes yeux.

Je me niche contre toi parce que je vois ton amour,

1. MÜLLER, pp. 26-28, pl. 14-15. — ERMAN, pp. 310-311. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 248-249. — ERMAN-MATHIEN, p. 54. — MORET, *Chansons*, pp. 555-556.

PLANCHE VIII.



Vois, je suis comme le jardin (page 59).

O toi qui dans mon cœur es grand parmi les hommes.
Qu'elle est belle, mon heure !
Puisse l'heure durer jusqu'à l'éternité,
Quand je repose auprès de toi !
Tu as vivifié mon cœur.
— Mais je suis triste,
S'il s'éloigne de moi.

II

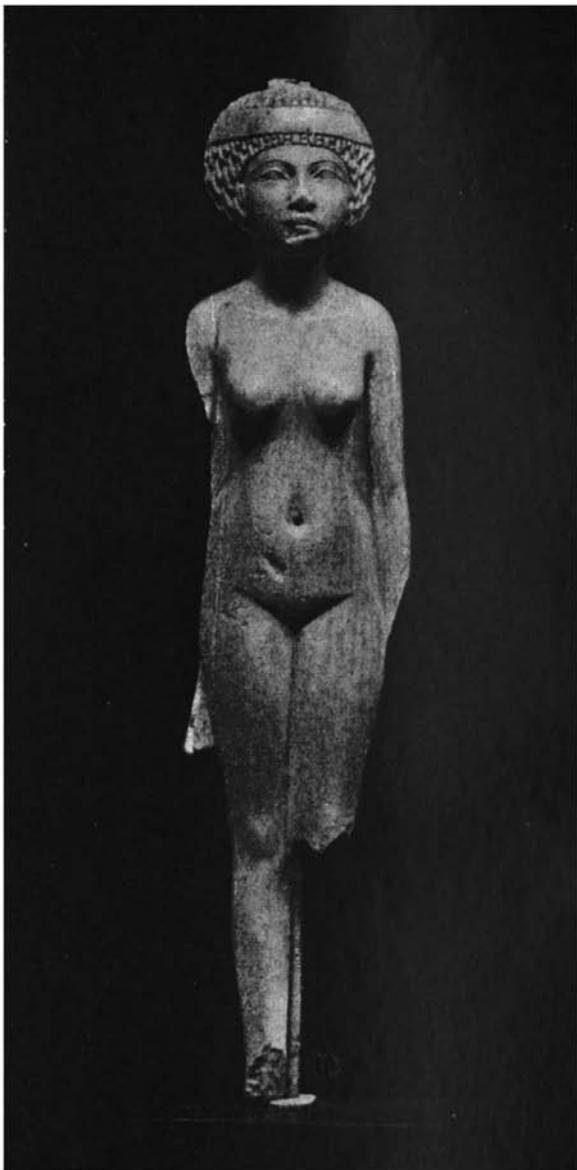
Il y a des *croix* de Malte dans le jardin,
On sent que l'on *croît* devant elles.
Je suis ta première amie.
Vois, je suis comme le jardin
Que j'ai planté de fleurs
Et de toute herbe au doux parfum ;
Délicieux est son bassin,
Que tes mains ont creusé
A la fraîcheur du vent du nord,
Beau, l'endroit où je me promène
Lorsque ta main est sur ma main ;
Mon corps est bien aise,
Mon cœur se réjouit
Que nous marchions ensemble.
C'est un philtre grisant que d'entendre ta voix
Et je vis de l'entendre.
Si je te regarde,
Chaque regard est pour moi meilleur
Que le manger et que le boire.

III

Il y a du *thym* dans le jardin ;
Je *tiens* tes guirlandes de fleurs.
Quand tu reviens ivre
Et te couches sur ton lit,
J'essuie la poussière de tes pieds (?)
... à me réjouir du matin (?)
... santé et vie, c'est quand tu rentres.

Cette gratitude éperdue de la femme, ses égards, son pardon toujours prêt, Sakountala et Hélène de « Tout est bien qui finit bien », Hélène du « Songe d'une Nuit d'été », Imogène, Desdémone, nous les ont révélés. Il y a quelque chose de fragile et de souffrant, une tremblante inquiétude au fond de cette soumission adoratrice. On ne reste pas indifférent, à travers tant de siècles, à l'émoi de ces cœurs vulnérables de femmes-enfants.

PLANCHE IX.



Femmes-Enfants (page 60).

POÉSIE AMOUREUSE

Le Papyrus de Turin.

UN autre manuscrit, conservé à Turin ¹, et malgré ses mutilations, très précieux parce qu'il sépare chaque vers d'un point *rouge*, associe plus étroitement encore la nature aux joies et aux soucis des amants. Les arbres d'un verger prennent la parole pour encourager ou morigéner les jeunes gens. Beaucoup d'espièglerie traverse ici les élans d'une jeunesse ardente et d'une sensualité vive. Il règne presque une atmosphère de kermesse dans ces poèmes auxquels nous donnerons comme titre d'ensemble :

LE VERGER D'AMOUR

I

Le grenadier (?) parle :
Mes grains sont comme ses dents;
Mes fruits (?) comme ses seins,
... du verger.
Je demeure en tout temps,
... que l'amante avec l'amant,
Ivres de vins et de liqueurs,
Imprégnés d'huile de Kêmi.
Tous s'effeuillent
Sauf moi, dans le jardin, je fais les douze
mois...
Je reste droit.

Lorsque tombent mes fleurs,
Celles d'après s'ouvrent en moi (?).
Moi, qui suis le premier...

1. MASPERO, *Études égyptiennes*. Paris, 1886, I, pp. 217 sqq. — ERMAN, pp. 311-313. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 249-251. — MORET, *Chansons*, pp. 256-258.

Ils me regardent comme le second.
Si cela recommence encore,
Je ne me tais plus à leur sujet.

.

La faute sera vue
Et la belle châtiée.
Elle ne...
De lotus en fleur
Et en bouton, de baumes,
De bières douces de toute espèce,
Pour qu'elle te fasse passer un jour heureux.
Le pavillon de roseaux est un lieu bien gardé,

.

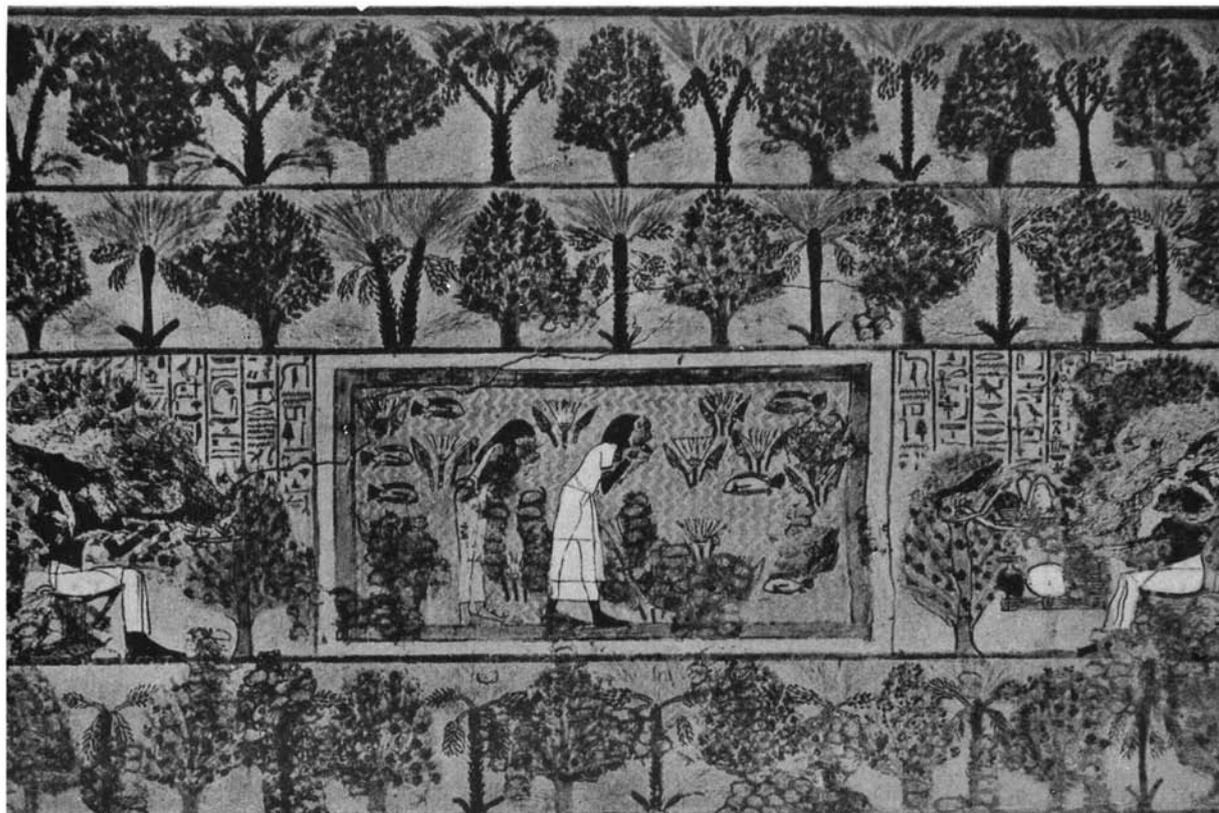
— Je le vois, il vient, oui vraiment,
Eh bien, allons l'embrasser !
Fais-lui passer le jour entier...

.

II

Le figuier ouvre sa bouche;
Son feuillage vient à dire
... à la maîtresse.
Certes elle est noble comme moi.
S'il n'y a pas de servante,
C'est moi qui serai le serviteur.
On m'a emmené de la terre de Syrie
Comme butin pour la bien-aimée,
Qu'elle a mis dans son verger.
Elle n'a pas pour moi...
Je bois tout le jour,
Ce n'est pas d'une eau d'outre que se
remplit mon ventre.
On me trouve pour le délassément
... de qui ne boit pas.

PLANCHE X.



Le jardin est dans son beau jour (page 63).

Par mon âme, ô bien-aimée,
Que l'on t'amène devant moi ¹!

III

Le petit sycomore
Qu'elle a planté de sa main
Ouvre la bouche pour parler.
Son bruissement est doux...
... Comme un breuvage de miel.
Ils sont beaux, ses gracieux rameaux
Verdoyants...
Il est chargé de fruits jeunes et de fruits mûrs ²
Plus rouges que le jaspé sanguin;
Ses feuilles sont comme du jaspé vert,
.

Il attire celui qui n'est pas sous lui,
Tant son ombre a de souffles frais.
Il glisse un mot dans la main d'une enfant,
La fille de son jardinier en chef;
Il la fait courir vers la bien-aimée.
« Viens passer un moment parmi la jeunesse,
Le jardin est dans son beau jour;
Pavillon et tente sont là pour toi.
Mes jardiniers se réjouissent;
Ils sont heureux de te voir.
Envoie en avant tes esclaves.
Courir vers toi est une ivresse
Sans avoir bu.
Que tes serviteurs
Arrivent avec leurs vases,

Qu'il apportent toutes sortes de bières
Et un choix de tous gâteaux,

1. Le texte porte « Que l'on m'amène devant toi ». Mais, de la part d'un arbre, cela paraît impossible.

2. L. KEIMER, in *Acta Orientalia*, VI, 1928, pp. 288-299.

Beaucoup de fleurs d'hier et d'aujourd'hui,
Et toute espèce de fruits rafraîchissants.
Viens et rends ce jour heureux,
Et demain et après-demain, trois jours entiers
A te reposer sous mon ombre.
Son amoureux est à sa droite;
Elle l'enivre,
Elle obéit à tout ce qu'il dit.
La troupe des festoyeurs est troublée par
l'ivresse.
Elle, cependant, est avec son ami.
Son voile est sous moi
Et la belle se promène !
Mais moi je suis tout clos
Pour ne pas dire ce que je vois;
Je ne dirai mot.

Le fraîcheur du cadre, la grâce du style, la franchise de la jouissance relèvent ce que celle-ci aurait d'un peu court.

Mieux que bien des textes grecs ou latins ¹, le « verger d'amour », brillant de fantaisie entre ses arbres-fées, nous restitue, dans sa hardiesse ensoleillée, les fêtes galantes du paganisme.

Un réalisme savoureux et rapide, un air taquin de ne pas y toucher, qui se font jour dans la plupart de nos poèmes, marquent ici plus nettement qu'ailleurs le caractère propre de l'humour poétique égyptien.

1. On pense à la *copa* virgilienne.



Beaucoup de fleurs... (page 64).

POÉSIE AMOUREUSE

Le Papyrus de Chester Beatty I.

D'UN esprit assez proche, mais beaucoup moins ennobli de grâce, une collection de poèmes très courts, au recto du papyrus Chester Beatty I, est encore bien difficile à traduire. Voici le dernier et, je crois, le meilleur d'entre eux.

DEVANT LA PORTE FERMÉE ¹

Tu passes par sa maison; c'est ta nuit.
— Je frappe, on ne m'a pas ouvert.
Bonne nuit à notre portier !
O verrou, je vais ouvrir.

.....

Qu'on sacrifie un bœuf au verrou,
Une gazelle au seuil;

.....

Une oie aux montants (?)

.....

Mais tout le meilleur de nos bœufs
Est pour les apprentis menuisiers
Qui nous feront un verrou de roseau
Et une porte de jonc
Pour que, venant à toute heure,
L'amant trouve ouverte la maison de la belle;
Pour qu'il trouve le lit paré de fine toile
Et la belle enfant dedans;
Et que me dise la petite
« Ce palais est pour le fils du maire. »

1. AL. H. GARDINER, *The Chester-Beatty papyri*, n° 1. Oxford, 1931, p. 38, pl. xvii. — ÉM. SUYS, *Les chants d'amour du papyrus Chester-Beatty I*, in *Biblica*, vol. 13, 1932, p. 225.

L'humour n'est plus très loin de la grivoiserie. Mais, enfin il ne va pas jusque-là. Et il est amusant de voir déjà constitué vers 1300 avant Jésus-Christ ce thème de l'amant devant la porte fermée, qui était destiné à une grande fortune à travers la littérature antique pour aboutir au dialogue entre l'amant et la porte, de Catulle ¹, et, par renversement des rôles et transposition mystique, à la parabole des vierges sages et des vierges folles.

Nous avons vu, depuis l'hymne à Aten, la candeur éblouie de la poésie égyptienne se tremper peu à peu de réalisme et d'humour moins purs. Dans les dernières pièces, un reste de naïveté ravie pouvait commencer à étonner et à passer pour de l'inconscience. La finesse de l'esprit ne cadrerait plus avec cette façon d'accepter comme tout naturel, et allant de soi, le plaisir pour le plaisir. Aussi, à la même époque et reproduit au verso de ce même papyrus Chester Beatty I, apparaît un poème ², apparenté sans doute et de très près à tout ce qui précède, mais où se manifestent tout à coup du tourment, des scrupules sans hypocrisie et une pudeur alarmée qui font de la nouvelle héroïne un type de jeune fille plus proche du nôtre, et très sympathique.

Ce grand poème semble, à tous égards, un terme avancé de l'évolution que nous avons pressentie. Les sept stances qui le composent se raccordent entre elles pour former une histoire mieux unie que celle de l'« oiseuse ». Il y a moins de paysage, mais une psychologie plus étendue et plus déliée. L'œuvre, conservée dans un manuscrit de la XX^e dynastie, est transcrite avec trop de fautes pour n'être pas antérieure de quelques générations, ce qui nous ramène, je pense, aux environs de 1300.

1. CATULLE, pièce 67.

2. AL. H. GARDINER, *The Chester-Beatty papyri* n° 1. Oxford, 1931, pp. 30-34, pl. XXII-XXVI. — ÉM. SUYS, *Les chants d'amour du papyrus Chester-Beatty I*, in *Biblica*, vol. 13, 1932, pp. 209-219. — P. GILBERT, *Le grand poème d'amour du papyrus Chester-Beatty I*, dans *Chronique d'Égypte*, n° 34, pp. 185-198.



La grande amuseuse (page 67).

Le titre général peut se traduire « Commencement des paroles de la grande amuseuse ». Il s'agirait d'une cantatrice attitrée de la Cour, qui aurait composé notre poème pour divertir le souverain. Il s'y glisse en effet quelque formalisme. Chaque strophe commence et finit par une allusion, soit en clair, soit par jeu de mots, au numéro d'ordre de la strophe dans l'ensemble. Mais ce raffinement assez stérile, dont on connaît d'autres exemples pour le début de la XIX^e dynastie et du XIII^e siècle, est comme escamoté par le talent de l'auteur. Il en tire des idées ingénieuses et charmantes.

Un élément d'intérêt qui s'ajoute à tous les autres pour cette œuvre est sa conservation parfaite et le soin du copiste à séparer chaque vers par un point rouge.

Il faut imaginer la récitante, s'accompagnant du luth, ou même soutenue par un petit orchestre, suppléant par sa mimique à bien des défauts d'explication du texte. Par exemple, il est probable que sa droite et sa gauche désignaient conventionnellement le côté de l'amant et celui de l'amante. Il devait suffire d'un geste pour préciser si la maison dont il était question était celle de l'un ou de l'autre.

Enfin, selon que le héros ou l'héroïne était censé parler, le ton devait changer.

COMMENCEMENT DES PAROLES DE LA GRANDE AMUSEUSE

Paroles de l'amant.

I

Unique amante, sans seconde,
Plus belle que toutes les femmes,
Vois, elle est comme l'étoile qui se lève
Au commencement d'une belle année;
Lumineuse et parfaite, éclatante de teint,
Elle séduit par le regard de ses yeux

Et charme par les paroles de ses lèvres.
 Chez elle, pas un mot de trop !
 Son cou est long et son sein éclatant,
 Sa chevelure de vrai lapis-lazuli;
 Son bras surpasse l'or.
 Ses doigts ressemblent aux fleurs de lotus.
 Étroitement ceinte à la chute des reins,
 Elle a des jambes belles plus que ses autres beautés;
 Et noble est son maintien quand elle marche sur la terre.
 — Elle captiverait mon cœur par son embrassement.
 Le cou de tout homme, à cause d'elle,
 Se tourne pour la voir.
 Heureux celui qui l'embrasserait toute !
 Il semblerait le premier de nos jeunes galants.
 On la suit des yeux lorsqu'elle s'éloigne,
 Telle cette déesse unique.

Aucune entrée en matière; tout de suite s'élève la voix ardente du jeune homme, célébrant la beauté de la jeune fille dont il rêve et à laquelle il n'a pas encore osé se déclarer. Pourtant, la suite le montrera, ce n'est pas un timide. Il est le roi des jeunes galants. Mais la première impression d'un amour sincère le rend incertain et tremblant.

La jeune fille marque pour lui le commencement d'un nouvel espoir, d'une ère nouvelle dont il attend le bonheur. Claire et pure, elle est comme l'étoile ¹ dont l'apparition au ciel d'Égypte, un instant avant l'aurore, marque dans le calendrier égyptien le début de l'année nouvelle, à présager d'autant meilleure que l'étoile annonciatrice aura semblé plus brillante. D'une convenance exquise pour le poète égyptien, l'image garde sa valeur de poésie pour quiconque a rêvé sous les étoiles d'Égypte et mêlé son amour à ces feux de diamant, limpides comme de belles âmes.

1. Sothis = Sirius.

Le portrait de la belle n'est pas minutieusement analytique. C'est un accord d'images lumineuses et qui laissent quelque imprécision, un charme d'impressionnisme. Nous devinons une beauté longue, aux yeux sombres, au teint chaud, sous la chevelure nattée, bleue à force d'être noire; les épaules dorées de hâle, les mains délicates comme les pétales du nénuphar; mais ce qui frappe le plus, c'est le port de tête royal, la démarche admirable, les longues jambes pures aux genoux étroits. Semblable à la « déesse d'or », déesse de l'amour, elle passe, attirant les regards, mais n'y répondant pas. Ah ! qu'il serait heureux et envié, celui qui saurait lui plaire ! Et notre jeune fêtard, en qui se réveille l'instinct du chasseur, songe quel effet il ferait sur ses camarades s'il ajoutait cette biche à son tableau.

Paroles de l'amante.

II

L'ami trouble mon cœur par sa voix;
A cause de lui me saisit la souffrance.
Il est l'un des voisins de ma mère,
Et je ne peux pas aller vers lui !
Elle est bonne, ma mère, de m'attaquer là-dessus !
La mère. — Ah ! cesse d'envisager cela !
Vois, mon cœur se révolte, quand on me parle de lui.
La fille. — L'amour que j'ai pour lui me captive.
La mère. — Vois, celui-là, c'est un écervelé !
La fille. — Mais moi, je suis tout comme lui.

Il ne connaît pas mon désir de son embrassement;
Il ferait parler à ma mère.
Ah ! mon ami, que je te sois destinée
Par la déesse d'or des femmes !
Viens vers moi, que je voie ta beauté;
Mon père et ma mère seront heureux.
Puisque les gens, d'un accord unanime, te font fête,
Eux également te feront fête, ami.

Sans en avoir laissé rien paraître devant l'intéressé, la jeune fille est touchée. Elle n'a pu le cacher à sa mère. Et celle-ci prend feu. Qu'on ne lui parle plus de cet écervelé ! de ce noceur !

Mais la jeune fille n'en est pas ébranlée. Celui qu'elle aime est si sympathique à tout le monde qu'il finira bien par l'être aussi à ses parents.

Elle a cherché, pour y promener ses espoirs, un beau paysage proche du fleuve. En route, une troublante surprise ! Elle voit venir une troupe tapageuse. C'est justement Mehy, le beau voisin dont elle est éprise en secret, avec sa suite de jeunes fêtards. Pas moyen de l'éviter, elle ne peut pas descendre dans le Nil ! Elle va le croiser, se troubler, rougir, lui crier qu'elle l'attend. Il la prendra pour une dévergondée, et il la laissera dédaigneusement à quelque galant de son escorte. Avant qu'ils ne l'aient vue, elle rebrousse chemin et s'enfuit.

Paroles de l'amante.

III

Mon cœur se proposait d'aller voir les beautés de ce lieu,
Pour m'y reposer.
J'ai rencontré en chemin Mehy sur son char,
Avec sa troupe de jeunes galants.
Je ne sais comment battre en retraite devant lui.
Passerais-je devant lui d'un air dégagé ?
Vois, le fleuve est la seule autre route,
Je ne saurais où poser les pieds.
— Tu es bien étourdie, mon âme,
Pourquoi braver Mehy ?
Vois, si je passe devant lui,
Je lui dirai mes divagations,
Je lui dirai « Je suis à toi » !
Il se vantera de mon nom,
Il me donnera au premier venu de ces gens à bonne fortune
Qui marchent à sa suite.

Cette rencontre révélatrice a ôté tout repos à la jeune fille. Son cœur la pousse insidieusement à entrer dans la maison du jeune voisin. Horreur ! elle se rebiffe contre ce cœur impudent, elle en aura raison.

Paroles de l'amante.

IV

Il me fuit aussitôt, mon cœur,
Dès que je me souviens de l'amour que j'ai pour toi,
Il ne me laisse plus me conduire comme les autres gens.
Il est arraché à sa place.
Il ne me laisse plus me chercher une robe,
Ni me parer de mon éventail,
Il ne me laisse plus me farder les yeux
Ni du tout me parfumer.
— Ne t'arrête pas, entre dans la maison !
Me dit-il chaque fois que je me souviens de l'ami.
— Ne te conduis pas envers moi comme un sot,
mon cœur,
Pourquoi fais-tu le fol ?
Tiens-toi en repos, sois calme, l'amante vient vers toi,
Ainsi que toute ma vigilance.
Ne permets pas que les gens disent de moi :
Voilà une femme qu'égare l'amour.
Sois ferme, chaque fois que tu te souviens de lui ;
Mon cœur, ne me fuis pas.

Elle est venue cependant, la jeune fille ! Elle est allée trouver l'ami. Ils se sont expliqués. Grande joie pour l'un et l'autre. Ils doivent se revoir cinq jours après. Quatre jours sont passés. Le lendemain sera heureux.

Paroles de l'amant.

V

Je révère la déesse d'or, je magnifie sa majesté ;
J'exalte la dame du ciel,

Je donne des louanges à Hathor
 Et je rends grâces à la maîtresse divine.
 Quand je l'invoque, elle entend mon appel;
 Elle m'a destiné ma maîtresse,
 Qui est venue d'elle-même pour me voir.
 Combien grand le bonheur qui m'arrive !
 Je me réjouis, j'exulte, je triomphe,
 Depuis que fut dit : « Ah ! la voilà !
 Vois, elle vient; nos jeunes galants se jettent
 à ses pieds,
 Tant elle inspire d'amour ! »
 J'adresse des vœux à ma déesse,
 Pour qu'elle m'octroie en don l'amante.
 Trois jours entiers jusqu'à hier, que j'invoquai son nom !
 — Elle m'a quitté depuis cinq jours.

On pourrait inférer de la hardiesse éperdue de la belle qu'elle a perdu toute retenue et que le jeune homme a obtenu d'emblée tout ce qu'il désirait. Le ton du « verger d'amour » inviterait à le penser. Je n'en crois rien cependant. Un seul regard échangé avec lui, nous apprendra la strophe suivante, suffit à la jeter dans de tels transports qu'il est bien difficile de croire qu'elle en a connu de plus charnels. Et le jeune homme, au lieu d'une satisfaction vaniteuse à la Don Juan, exprime, en même temps que la joie de se savoir aimé, un espoir passionné. Il est converti à un amour plus sincère, plus fidèle et plus profond.

Paroles de l'amante.

VI

Je suis passée près de sa maison;
 J'ai trouvé sa porte ouverte.
 Mon ami se tenait aux côtés de sa mère,
 Ses frères et sœurs tous avec lui.
 Ils sont pris de sympathie pour lui, tous ceux
 qui passent par le chemin.

C'est un jeune homme excellent, sans pareil,
Un ami aux qualités rares.
Il regardait vers moi lorsque je suis passée !
— J'étais seule pour me réjouir —
Que mon cœur éclate en jubilation,
Mon ami, à cause de ce que j'ai vu !
Ah ! si ma mère connaissait mon cœur,
Elle entrerait chez lui à l'instant.

O déesse d'or, inspire-lui cette pensée !
Alors, j'irais vers mon ami,
Je l'embrasserais devant tous les siens,
Je ne pleurerais plus à cause des gens,
Et me réjouirais qu'ils sachent
Que tu me connais.
Je ferais une fête à ma déesse !
Mon cœur s'émeut à l'idée de sortir
Pour qu'il me soit donné de voir mon ami, en
cette nuit...
— Que de beaux songes, en passant !

Cette strophe, exquise de sentiment et de dessin, se compose tout entière autour du regard échangé par les amants. D'un côté, un tableau d'intimité : le jeune homme retenu par l'atmosphère calme de la famille.

De l'autre côté, la rue où la jeune fille passe, s'arrête un instant, embrasse d'un coup d'œil le groupe autour du foyer et se sent touchée par le regard de l'ami silencieux qui guettait, dans l'espoir de la voir apparaître, ou du moins qui laissait errer sa pensée vers le chemin où elle aurait pu venir.

Cette rencontre des yeux apparaît à la belle un tel signe d'amour partagé qu'elle laisse éclater sa joie. Elle était seule, heureusement ! Elle s'éloigne, riche de ce regard d'entente. Ah ! si sa mère savait combien son amour est profond, elle irait parler à la mère de l'ami ! Ces dames s'entendraient, le mariage serait arrangé ; plus

de dissimulation, ni de prudence à garder, bientôt viendrait la nuit où les amants seraient l'un à l'autre. Hélas, songes que tout cela, et seulement pour être passée devant la porte de l'ami !

Au lieu de se rendre chez la voisine, la mère inquiète a retenu sa fille chez elle et l'amoureux, voyant les jours passer sans nouvelle, s'épuise et devient malade de cette obsession d'attente. Rien ne peut le guérir que la venue de l'aimée. Et elle ne vient pas. Toute l'assurance du malheureux l'abandonne, le reste de son orgueil conquérant se dissipe. Son cœur est pris tout entier. Ainsi, par sa sollicitude sévère, la mère indignée réalise ce que sa fille, trop éprise pour se livrer à un manège de coquetterie et mettre l'ami à l'épreuve, n'aurait peut-être pas obtenu seule.

Paroles de l'amant.

VII

Sept jours hier que je n'ai vu l'amante.
Le mal s'est glissé en moi,
Je me sens les membres appesantis,
Je ne connais plus mon propre corps.
Si viennent à moi les maîtres médecins,
Mon cœur n'est pas ranimé de leurs remèdes.
Les exorcistes ? Pas de secours auprès d'eux,
Mon mal ne peut être reconnu.
Ce dont j'ai dit : « C'est cela qui me fera vivre. »
C'est son nom, qui me relèvera.
La venue et le départ de ses messagers,
Voilà ce qui rend vie à mon cœur.
L'amante vaut mieux que tout remède.
Elle est pour moi plus que la somme médicale.
Mon salut, c'est qu'elle entre ici.
Que je la voie et je suis guéri ;
Qu'elle ouvre les yeux, mes membres rajeunissent.

Qu'elle me parle et je suis fort.
Que je l'embrasse, elle chasse de moi le mal.
Elle m'a quitté pour sept jours !

Ne soyons pas trop inquiets sur l'issue de l'aventure. Nous avons vu que le thème du jeune malade guéri par une belle était si célèbre qu'on en avait fait, sur le tesson du Caire, presque une parodie. Tout le monde savait qu'à la veille de périr de cette langueur, le jeune désespéré recevrait la visite miraculeuse; ce n'était plus la peine de le dire.

Nous saisissons là sur le vif un des traits les plus caractéristiques de ces poèmes amoureux de l'Égypte : l'heureuse économie des moyens. L'intrigue et les faits disparaissent à l'arrière-plan pour ne laisser en pleine valeur que les actions et réactions du sentiment.

Cette discrétion semble assez peu orientale; elle paraît presque grecque. Entre Sapho et nos chants égyptiens on a pu voir une parenté : une même fraîcheur vivante, de plus d'éclat et de plus de fantaisie chez la poétesse éolienne, mais peut-être de moins de gravité fidèle. Y aurait-il entre les poèmes que nous étudions, et toute la poésie naissante de la Grèce d'Asie Mineure, quelque lien de tradition ¹ ?

* * *

Avant de quitter cette poésie amoureuse, que nous connaissons dans maint exemplaire du Nouvel Empire, mais qui dut avoir pris forme bien plus anciennement, voici encore, au verso du papyrus Chester Beatty I, un singulier poème en trois strophes qui me semble, dans son parallélisme un peu formel, marquer la fin d'une série.

1. Frans DORNSEIFF GREIFSWALD, *Ägyptische Liebeslieder, Hoheslied, Sapho, Theokrit*, in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 90. Leipzig, 1931, pp. 588-601.

LA HATE DE L'AMANT¹

I

Ah ! que tu puisses venir en hâte vers l'amante
Comme un messenger royal à cause de l'impatience
de son maître,
Au sujet de son message.
Son cœur est appliqué à l'entendre;
Il a fait mettre sous le harnais des écuries entières;
Pour lui, il y a des chevaux aux relais;
Le char est attelé sur-le-champ;
Il n'est pas question qu'en route il reprenne haleine.
— Il est parvenu à la maison de l'amante;
Son cœur est en jubilation.

II

Ah ! que tu puisses venir (en hâte vers l'amante)
Comme le cheval du roi,
Choisi entre mille coursiers de toutes sortes,
Lui le premier des écuries,
Honoré d'une provende spéciale
Et dont le maître connaît le pas.
S'il entend le bruit du fouet,
Il ne connaît plus de mesure.
Et il n'est pas de chef parmi les Hittites
Qui puisse lui tenir tête.
— Comme le cœur de l'amante sait bien
Qu'il n'est plus loin de l'amante !

III

Ah ! que tu puisses venir en hâte vers l'amante
Comme la gazelle bondissant dans le désert !
Ses pieds s'agitent (?)

1. AL. H. GARDINER, *The Chester-Beatty papyri*, n° 1. Oxford, 1931, p. 35, pl. XIX. — ÉM. SUYS, *Les chants d'amour du papyrus Chester-Beatty*, n° 1, in *Biblica*, vol. 13, 1932, pp. 226-227.

Ses membres faiblissent;
La crainte entre dans ses membres.
Un chasseur est derrière elle
Et des chiens sont avec lui;
— Ils ne suivent plus sa trace!
Elle voit un asile

.....

Le fleuve est comme un chemin.
— Tu arrives à sa demeure
Pour baiser sa main quatre fois.
Tu brûles d'obtenir l'amour de la belle;
La déesse d'or te l'a destinée.

.....

L'image a, pour chaque strophe, une vivacité soutenue, mais elle prend trop de place. Elle annonce les comparaisons intempérantes du Cantique des Cantiques : le cou de la bien-aimée, qui ressemble à la tour de David, ses seins pareils à des faons jumeaux... Les poètes bibliques ont, malgré leur génie, subi l'influence de l'Égypte en un temps où le goût y baissait. Cette marque-là est d'ailleurs un indice de plus de l'action de l'Égypte sur la poésie hébraïque.

La composition même du Cantique, sujette à tant d'interprétations, s'explique mieux lorsqu'on se souvient des recueils égyptiens, où les pièces tantôt s'ordonnent uniquement selon un jeu de contraste et de variété, pour tenir en éveil l'attention du lecteur, et tantôt s'enchaînent en chants dialogués, qui forment un petit drame suivi, un roman lyrique, sans qu'il ait paru nécessaire d'indiquer qui de l'amant ou de l'amante prononçait tel couplet. Toutes ces collections ont ce trait commun d'être assez brèves pour être lues en une fois, sans lasser la voix d'un récitateur, ni l'attention d'un public. Aussi me semble-t-il très probable qu'elles représentent des programmes de fête, chacune d'elles

pouvant, au choix, convenir à tel milieu ou à telle occasion. Sans doute, les « grandes amuseuses », les artistes, diseurs, chanteurs, que l'on appelait pour célébrer un « jour heureux », avaient-ils un répertoire de programmes à proposer. Quelques-unes de ces suites de poésie, particulièrement appréciées, ont pu entrer dans la composition de livres à visées plus littéraires. Le long poème biblique n'est probablement qu'un ensemble de collections de ce genre, rapprochées suivant le ton et l'esprit ¹, plus appuyés chez les poètes hébreux.

S'ils ont plus de force et de conviction splendides, un plus vaste horizon et des visions plus enivrantes, ils n'ont guère l'enjouement fin, tendre et ingénu, le don aisé de dominer le sujet qui avaient été si délicats chez l'Égyptien.

Peut-être seraient-ce là les traits à retenir s'il fallait formuler un jugement d'ensemble sur la poésie amoureuse de l'Égypte. Mais, ce bonheur naïf, nous avons vu qu'il se tempérait déjà d'un sens plus grave de la responsabilité, dans les sept stances de l'« amuseuse », où s'exprime moins l'innocence que la pudeur.

On ne sait si les deux tendances se sont toujours mêlées aux mêmes époques ou si la naïveté hardie de tant de ces chants n'appartient pas plus particulièrement au mouvement d'enthousiasme et d'illusion qui a préparé, soutenu et prolongé la réforme d'Aménophis IV.

C'eût été une vague d'optimisme mystique, de hasardeux quiétisme; hasardeux, car hélas rien n'est plus près du vice que l'innocence. Il est dangereux d'ignorer le mal. L'inconscience heureuse dégénérerait en inconscience cynique dans le « verger d'amour » et la « porte fermée ».

Les scrupules et remous de conscience du grand

1. P. GILBERT, *La composition des recueils de poèmes amoureux égyptiens et celle du Cantique des Cantiques*, dans *Chronique d'Égypte*, n^o 45-46, avril 1948, pp. 22, 23.

poème Chester Beatty, pour être d'une âme moins enfantinement simple, attestent un tourment qui a bien sa noblesse. La poésie ne pouvait rester fermée au problème attristant du bien et du mal. Elle y aurait perdu en dignité et en chaleur humaine.

LA RELIGION DU PAUVRE

La contrition.

VOICI une œuvre d'un tout autre caractère où la conscience du péché, stimulée, il est vrai, par une maladie, va, cette fois, jusqu'à la contrition fervente. Un modeste sculpteur de la nécropole thébaine sous les Ramessides, Neb-Râ, demande au dieu Amon la guérison de son fils le sculpteur Nekht-Amon, très malade, « aux portes de la mort ». Le jeune homme guérit, bien que, par on ne sait quel péché, il eût mérité sa détresse, avoue le père. Et celui-ci, pour manifester sa reconnaissance, sculpte la stèle où se lit le poème suivant :

LA STÈLE DU PÉCHÉ ¹

Amon-Râ, le seigneur de Karnak,
Le dieu grand et le premier dans Thèbes,
Le noble dieu qui entend la prière,
Qui vient au cri du pauvre dans la peine,
Qui donne le souffle à l'accablé.

Je fais des hymnes à son nom,
Je porte ses louanges à la hauteur du ciel,
Et dans l'espace de la terre,
Je proclame sa puissance à qui descend le fleuve
Et à celui qui le remonte.

Prends garde à lui.
Annonce-le à ton fils, à ta fille,
Au grand et au petit,
Proclame-le, de génération en génération,
A ceux qui ne le connaissent pas encore.

1. Ad. ERMAN, *Denksteine aus der thebanischen Gräberstadt*, in *Sitzungsberichte der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1911, XLIX, *Die Berliner Stele* n° 230 77. — B. GUNN, *The religion of the poor in Ancient Egypt*, in *Journal of Egyptian Archeology*, t. III, pp. 81-94. — ERMAN, pp. 383-384. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 310-312. — ERMAN-MATHIEN, p. 60. — RANKE, p. 32.

Proclame-le aux poissons dans le fleuve,
Aux oiseaux dans le ciel.
Annonce-le à celui qui l'ignore
Et à celui qui le connaît.
Prends garde à lui.

Tu es Amon, seigneur de qui est silencieux,
Venant au cri du malheureux;
Je t'invoque parce que je suis dans la peine,
O toi qui viens pour me sauver,
Pour donner le souffle à l'accablé,
Pour me sauver dans mon angoisse.

Tu es Amon, seigneur de Thèbes,
Sauvant qui est dans les Enfers,
C'est toi, le (miséricordieux);
Et si quelqu'un s'adresse à toi;
C'est toi qui viens de pays lointain.

Fait par le scribe de contour d'Amon
Dans la place de Vérité,
Neb-Râ, le justifié,
Fils du scribe de contour Pay, le justifié,
Au nom de son maître, Amon, Seigneur de Thèbes
Venant au cri du malheureux.

Il fit des hymnes à son nom
Tant est vaste sa puissance.
Il s'humilia devant sa face
Par devant la terre entière,
Pour le scribe de contour

Nekht-Amon, le justifié,
Lequel était au lit, malade, aux portes de la mort,
A la merci d'Amon,
A cause de son péché.

Je trouvai que le roi des dieux
Vint comme le souffle du nord,
La douce brise devant lui,
Pour sauver le scribe de contour d'Amon,
Nekht-Amon, le justifié,
Fils du scribe de contour d'Amon dans la place
de Vérité ¹,
Neb-Râ, le justifié,
Né de la maîtresse de maison, Pashed, la justifiée,
Il dit :
Bien que le serviteur fût enclin à mal faire,
Le maître inclina au pardon.
Jamais le maître de Thèbes
Ne passe un jour entier dans ta colère,
Car, s'il est en colère, un instant, rien n'en reste.
La tempête (?) s'est apaisée.
Amon s'est mué en bon vent.
Aussi vrai que dure ta force de vie,
Sois enclin à la miséricorde;
Il n'y aura plus pour nous de rechute (?).

(Fait) par le scribe de contour dans la place
de Vérité,
Neb-Râ, le justifié.
Il dit : Je vais faire cette stèle à ton nom
Et sur sa face écrire pour toi cet hymne,
Puisque tu m'as sauvé le scribe de contour
Nekht-Amon,
Puisque tu m'as écouté.

Vois maintenant, je fais ce que j'ai dit,
O toi, seigneur de qui l'invoque
Et se réjouit de la Vérité,
Seigneur de Thèbes !
L'a fait le scribe de contour Neb-Râ
Avec son fils Khay.

1. La nécropole thébaine.

Cette effusion humble et touchante n'est pas la seule à témoigner, vers la fin du second empire thébain, du sens de la responsabilité chez l'Égyptien. Et, naturellement, bien qu'on ait cru parfois y voir un signe de tardif éveil moral, dû à l'influence syrienne, ce n'était pas une nouveauté. L'homme, en Égypte, était trop notre semblable depuis longtemps pour n'avoir pas été touché par ce problème humain.

LE DÉSESPÉRÉ

Au déclin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, quand le sage et libéral gouvernement de l'Ancien Empire s'était effondré sous la poussée de la féodalité, laissant la place aux émeutes, révolutions et invasions, un Égyptien avait exprimé déjà le déchirement d'un honnête homme révolté de tant de vilenies, mais que son instinct obstiné invitait, malgré tout, à jouir de la vie.

Pour la première fois, et avec une âpreté d'ironie déjà shakespearienne, se pose, devant l'injustice criante de ce monde, le débat du tragique monologue d'Hamlet : « Être ou ne pas être ».

« Mon nom est diffamé », dit le malheureux, en un long développement amer, « à qui parlerai-je aujourd'hui ? » Tous les êtres sont dégradés. Suit un éloge admirable de la mort consolatrice.

ODE DU DÉSESPÉRÉ ¹

La mort est aujourd'hui devant moi
Comme la santé pour l'invalidé,
Comme sortir de chez soi après une maladie.

1. Ad. ERMAN, *Gespräch eines Lebensmüden mit seiner Seele*. Berlin, 1896, pp. 12-13, 66-71. — Ém. SUYS, *Le dialogue du Désespéré avec son âme*, dans *Orientalia* I (1932), pp. 57-74. — K. SETHE, *Ägyptische Lesestücke...*, *Texte des Mittleren Reichs*. Leipzig, 1924, p. 46, lignes 5-13. — H. GRAPOW, *Sprachliche und schriftliche Formung ägyptischer Texte*, dans *Leipziger ägyptologische Studien*, Gluckstadt, 1936, p. 33. — Al. SCHARFF, *Der Bericht über das Streitgespräch eines Lebensmüden mit seiner Seele*. Munich, 1937. — B. VAN DE WALLE, traduction française, dans *Chronique d'Égypte*, n° 26, pp. 312-317. — ERMAN, pp. 129-130. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 86-92. — ERMAN-MATHIEN, p. 51. — RANKE, p. 28. — A. HERMAN, *Das Gespräch eines Lebensmüden mit seiner Seele*, dans *Orientalische Literatur Zeitung*, XLII (1939), col. 345-352. — J. SAINTE FARE GARNOT, *La vie et la mort d'après un texte égyptien de la haute époque*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. CXXVII, janvier-juin 1944, pp. 18-29. — A. DE BUCK, *Inhoud en Achtergrond van het gesprek van den Levensmoede met zijn ziel*, dans, *Kermomenten...*, Leiden 1947, pp. 19-32.



La mort est aujourd'hui devant moi (page 84).

La mort est aujourd'hui devant moi,
Comme l'odeur de la myrrhe,
Comme s'asseoir sous la toile un jour de vent.

La mort est aujourd'hui devant moi
Comme l'odeur du lotus,
Comme s'asseoir au rivage de l'ivresse.

La mort est aujourd'hui devant moi
Comme la fin de la pluie,
Comme le retour d'un homme à la maison
après une campagne d'outre-mer.

La mort est aujourd'hui devant moi
Comme lorsque le ciel se découvre,
Comme un chercheur (?) amené (?) à ce qu'il ignorait ¹.

La mort est aujourd'hui devant moi
Comme le désir d'un homme de revoir sa maison
Après des années sans nombre de captivité.

Qui d'entre nous, aujourd'hui, se sent étranger à cette angoisse? Qui ne l'a pas éprouvée dans sa chair? Y a-t-il entre le poète et nous quelque marque d'une différence de coutume, de culture? Devons-nous faire effort pour donner la main à cet être souffrant, pour franchir les quatre millénaires qui nous séparent de lui? Ils nous séparent peut-être de l'Égyptien, de l'homme aux yeux noirs, au teint sombre, qui avait vu les temples grandioses et purs des pyramides passer de la splendeur d'un chef-d'œuvre intact à la blessante beauté des ruines, mais entre sa poésie et notre besoin de poésie, la distance est abolie, et tout intermédiaire effacé. C'est que le poème est intense dans son appel à la mort, à la mort

1. P. GILBERT, *La composition de l'ode à la mort dans le dialogue égyptien du Désespéré*, dans *Museon*, t. LIX, 1-4, Mélanges Lefort, 1946, pp. 201-205.

réparatrice où notre sens d'un Dieu juste concentre son dernier espoir, alors que nous aussi nous avons vainement cherché à nous reposer sur lui dans ce monde. Et surtout le poème est beau. Le refrain, au lieu de couper l'émotion, en soutient la sombre gravité, sur laquelle éclate chaque fois, avec une vigueur entière, l'image délicieuse et brève aux prolongements infinis. La composition concilie étonnamment la rigueur et l'élan spontané.

La première strophe se suffit ; elle définit avec force l'attitude de l'homme qui ose voir la mort en face, qui ne peut plus en détacher son regard, puisqu'elle est toute son espérance d'échapper à l'infirmité de vivre.

Les deux strophes suivantes vont de pair. Elles n'évoquent plus les misères de ce monde ; le poète se sent déjà dans ce royaume où aucune angoisse ne lui dérobera plus les parfums vivifiants, ni le bien-être de respirer la brise ou de s'abandonner à une ivresse légère.

La quatrième strophe introduit deux thèmes nouveaux, dont chacun sera repris dans les deux dernières strophes. La mort est comme la fin de la pluie parce qu'elle met en contact avec le soleil-dieu les âmes désincarnées. Et la mort est le retour au seul vrai foyer.

L'avant-dernière strophe amplifie la joie de voir les nuages céder à la lumière, et transpose cette illumination dans l'esprit. Le signe de l'abstraction, déterminatif du mot que je rends par « chercheur », indique la poursuite d'un objet immatériel. La sagesse, que la vie empêche de connaître, la mort nous la révèle.

Mais le poète n'accède qu'en espoir et en rêve à cet état plus haut ; il vit ; il souffre, et la béatitude n'est encore qu'un mirage, comme la vision de la maison perdue, pour le soldat depuis longtemps captif, quand il commence à perdre l'espoir d'y retourner jamais.

Par la simplicité du dessin, la richesse contenue de la couleur, la justesse du ton, ce poème égale les reliefs les plus prenants de l'Égypte. C'est une harmonie sans

rupture. Et pourtant le sujet est déchirant, et nous en souffrons d'autant plus que l'œuvre est admirable. Notre joie et notre douleur se confondent en une exaltation qui les dépasse l'une et l'autre. Le déchirement s'approfondit jusqu'à en être le bienvenu. C'est là le signe de la beauté inépuisable.

Contrastant avec cette ode, ardente d'un haut désir, l'âme, ou plutôt l'instinct, du malheureux prône la jouissance immédiate, et d'autant plus attirante que le lendemain est précaire. Le dieu dans la mort, qui l'a vu ? Ce qui est sûr, c'est la fin, non seulement de nos peines (qui sont dues autant à notre crainte du mauvais destin qu'à la réalité du malheur), mais aussi de tout plaisir.

Le jour est beau, si l'âme des hommes ne l'est pas. Et si elle est insensible ou cruelle, l'air est doux et calme. Donne-toi de tous tes sens à la volupté que tu es capable de sentir et qu'aujourd'hui peut te donner :

VANITÉ D'UN ESPOIR D'OUTRE-TOMBE ¹

Si tu songes à la tombe, c'est amertume de cœur ;
C'est ce qui fait venir les larmes, et qui accable l'homme.
C'est arracher un homme de sa maison, l'abandonner sur la
montagne.

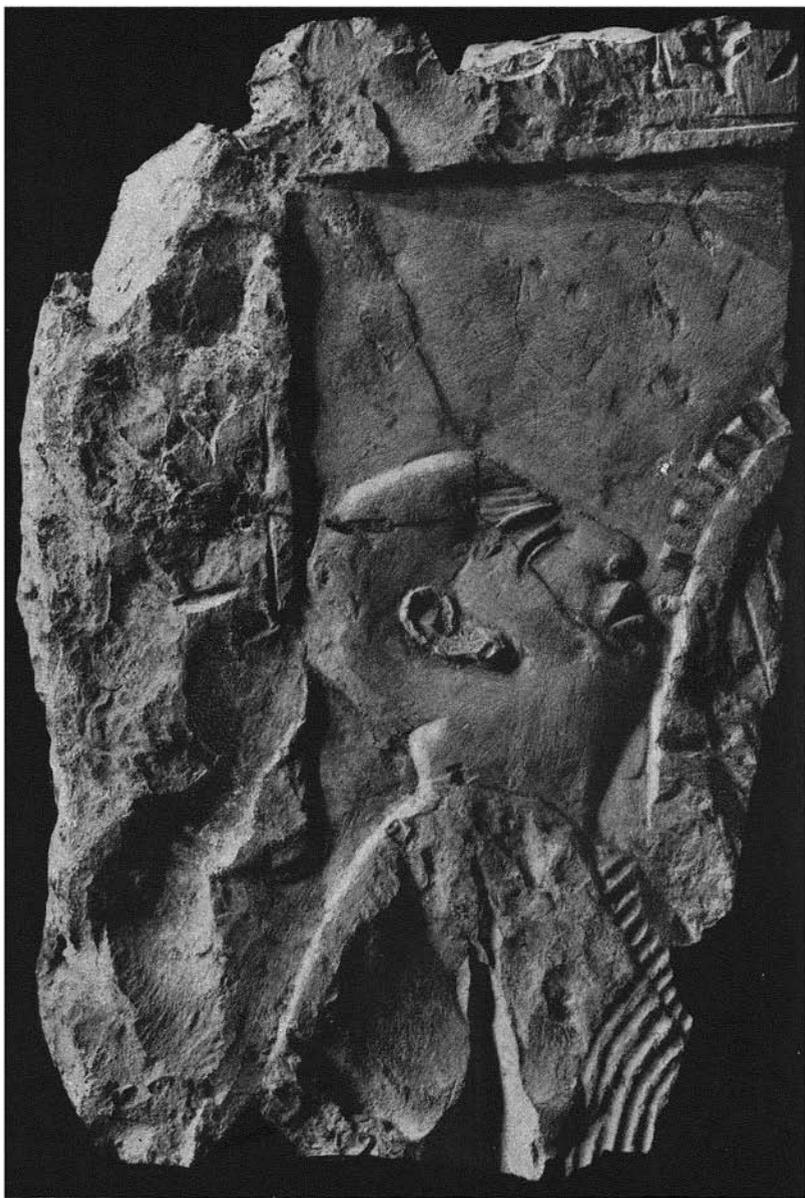
Tu ne sortiras plus au jour, pour voir le soleil.
Ceux qui ont bâti en granit rose et ouvré dans une pyramide
De belles salles en beau travail,
Une fois que de constructeurs ils sont devenus dieux,
Leurs tables d'offrandes sont vides.
Ils sont comme des misérables morts sur la berge,
Sans héritiers, à la merci du flot et de l'ardeur du soleil,
A qui parlent les poissons du bord de l'eau.
Écoute-moi donc ; vois, il est bon pour l'homme d'écouter.
Obéis au beau jour et oublie le souci.

1. Ad. ERMAN, *op. cit.*, pp. 40-45. — K. SETHE, *op. cit.*, pp. 44-45. — Al. SCHARFF, *op. cit.*, pp. 29-33. — ERMAN, p. 125. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 87-88. — ERMAN-MATHIEN, p. 50. — B. VAN DE WALLE, *loc. cit.*, pp. 313-314. — RANKE, p. 26.

Le sarcasme est terrible dans cette évocation des misérables corps des rois, oubliés dans leurs tombeaux splendides, et abandonnés comme les cadavres des vieux mendians sur la berge, où le soleil et l'eau achèvent de les détruire, tandis que leur « parlent » les poissons, c'est-à-dire que les poissons viennent déchiqúeter ces lamentables restes, que le poète appelle, avec une froide ironie, des « dieux »! Et c'est pour atteindre à cette divinité-là que des vivants se priveraient de jouir! Tant que tu n'es pas exilé du soleil, dis-toi que tu es heureux. Tout le reste est chimères.

Jamais la littérature égyptienne ne dépassera en vigueur ces accents opposés du dialogue du Désespéré. Et ce n'est pas un effet du hasard. Qui n'est pas désespéré du monde ne s'arrache pas assez entièrement à lui-même pour placer tout son recours dans un absolu qui l'inspire, dans le seul foyer d'où émane une beauté vraie, une harmonie entière.

PLANCHE XIV.



Chant du harpiste (page 89).

CHANTS DE HARPISTES

Le Pessimisme.

AU commencement ou à la fin du Moyen Empire remonte un poème d'inspiration analogue, mais déjà moins âprement frappé. Il avait été inscrit dans la tombe d'un roi Antef et c'est là que l'avait copié, parmi les chants d'amour du papyrus Harris 500, un scribe éclectique. Une œuvre de ce genre était d'ailleurs mieux à sa place dans un recueil de chants amoureux que dans une chapelle funéraire. Il faut croire qu'au temps où le poème fut transcrit sur un mur de tombe, il y avait déjà assez longtemps qu'il était célèbre pour qu'on eût à peu près oublié, par accoutumance, son caractère antireligieux et son éloge de la vie à tout prix aux dépens de la mort.

La première phrase du texte de chez Antef n'était d'ailleurs qu'un essai de l'adapter à ce rôle funéraire pour lequel il était loin d'être fait. Je la passe et commence au véritable début.

CHEZ ANTEF ¹

Des corps sont en marche; d'autres entrent dans l'immortalité
Depuis le temps des anciens;
Les dieux qui vécutent autrefois reposent dans leurs pyramides,
Ainsi que les nobles, glorifiés, ensevelis dans leurs pyramides.

1. G. MASPERO, *Études égyptiennes*, t. I. Paris, 1879, pp. 178-184. — ERMAN, p. 178. — MÜLLER, pp. 29-30, pl. 12. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 132-134. — RANKE, p. 29. — MORET, *Le Nil*, p. 260. — ERMAN-MATHIEN, pp. 48-49. — P. GILBERT, *Les chants du harpiste*, dans *Chronique d'Égypte*, n° 29, pp. 38-44. — M. LICHTHEIM, *The Songs of the Harpers*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, vol. IV, n° 3, July 1945, pp. 178-212. — Erich LÜDDECKENS, *Untersuchungen über Gehalt, Sprache und Form der Ägyptischen Totenklagen*, Berlin, 1943, pp. 149-150. — M. STRACMANS, *Osiris-Dionysos et les chants de harpistes égyptiens*, dans *Museon*, vol. LIX, 1-4, 1946, pp. 207-214. — P. GILBERT, *Horace et l'Égypte, aux sources du Carpe diem*, dans *Latomus*, t. 5, 1946, pp. 61-74.

Ils se sont bâti des chapelles dont l'emplacement n'est plus.
Qu'en a-t-on fait ?
J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Hordjedef,¹
Dont on rapporte partout les dires.
Où est leur tombeau ?
Leurs murs sont détruits, leur tombeau comme s'il n'avait
pas été.
Nul ne vient de là-bas nous dire comment ils sont,
Nous dire de quoi ils ont besoin, ou apaiser nos cœurs
Jusqu'à ce que nous allions là où ils sont allés.
Réjouis ton cœur, pour que ton cœur oublie que tu seras un
jour béatifié.

Suis ton cœur, tant que tu vis,
Mets de la myrrhe sur ta tête,
Habille-toi de fine toile,
Oins-toi de ces vraies merveilles qui sont le partage d'un dieu;
Multiplie tes plaisirs, ne laisse pas s'atténuer ton cœur;
Suis ton cœur et les plaisirs que tu souhaites.
Fais ce que tu veux sur terre. Ne contrains pas ton cœur.

Il viendra pour toi, ce jour des lamentations !
Le dieu au cœur tranquille² n'entend pas les lamentations,
Les cris ne délivrent pas un homme de l'autre monde.

Refrain (?)

Fais un jour heureux, sans te lasser,
Vois, il n'y a personne qui emporte avec lui ses biens,
Vois, nul n'est revenu après s'en être allé.

A première vue, le poème n'est qu'un développement
de celui que nous avons tiré du « Désespéré ». En fait,
la conception et la composition sont assez différentes.

La conception est plus intellectuelle. Il s'agit, non

1. Sages fameux de l'Ancien Empire.

2. Osiris, dieu des morts.

plus du destin d'un homme qui se débat, mais de l'humanité. Aussi ne sent-on plus la même acuité de souffrance.

Ce détachement se manifeste dans un préambule où l'auteur, dépassant sa personne et son temps, contemple de haut la marche des êtres vivants vers la mort. Au lieu du spectacle des cadavres royaux abandonnés comme ceux des mendiants sur la berge, c'est une considération générale sur la ruine de tout monument. On a eu le temps d'oublier le dégradant spectacle des sépultures violées. On est sensible à la poésie des ruines, à la mélancolique destinée des sages d'autrefois, si célèbres et dont le tombeau même est oublié.

Symétriquement à cette première partie s'en déroule une seconde où le poète développe l'appel à la jouissance, qui n'était, chez le « Désespéré », qu'une conclusion brève et violente. Chez Antef, le thème s'organise en une sorte de fugue. L'invitation à intensifier la vie se fait de plus en plus pressante, haletante. Car, sous cette broderie dorée du plaisir, court et reparaît par endroit la trame noire de la mort. Le thème pessimiste s'affirme pleinement à la fin, avec ironie et tristesse. Et ce n'est pas là une erreur de composition, une intrusion de la première partie dans la seconde. Il fallait que la conclusion ne fût pas une exaltation du plaisir, mais une réflexion, en rapport avec celle du début.

La brièveté de l'œuvre ne laisse pas à l'impression le temps de s'affaiblir. Une constatation aussi banale que « Vois, nul n'est revenu après s'en être allé » encore trempée de l'émotion du poème, en reprend tout son sens terrible.

Un poète de la fin de la XVIII^e dynastie a paraphrasé le chant de chez Antef dans la tombe d'un Neferhotep. L'appel à la jouissance « Fais un jour heureux », y est devenu un refrain entre les retours duquel se distribuaient, amplifiées chacune en une strophe entière, les idées du poème du Moyen Empire.

CHEZ NEFERHOTEP ¹

Les corps s'en vont depuis le temps de Dieu.
Une génération les remplace.
Le soleil, qui se donne au matin, se repose à son déclin dans
la montagne d'Occident.

Les hommes engendrent, les femmes conçoivent.
Tout être respire l'air.
Et quand brille la terre à l'aube,
Leurs enfants vont à leur tombeau.

Fais un jour heureux.
Respire en même temps le baume et le parfum le meilleur.
Les guirlandes de lotus et de fruits de mandragore (?) sur la
gorge de ta femme,
Celle qui est dans ton cœur et est assise à ton côté;
Qu'il y ait devant ton visage du chant et de la musique !
Rejette loin de toi le souci. Songe à te réjouir
Jusqu'à ce que vienne ce jour d'aborder à la terre qui aime
le silence !

.....

Fais un jour heureux.....

On reconnaît dans ces deux premières strophes, les seules qui soient assez complètes pour être traduites, le préambule et la seconde partie de chez Antef.

La première strophe est d'une ampleur de vue à la Lucrèce. Il y a de la hauteur de philosophie dans cette contemplation des générations qui naissent, procréent et meurent.

La seconde strophe évoque des jouissances plus délicates que les poèmes plus anciens. Ce n'est plus

1. MÜLLER, p. 31, pl. I. — G. BENEDITE, dans *Mission archéologique française du Caire*, V, p. 259, pl. IV. — ERMAN, p. 315. — ERMAN-BLACKMAN, pp. 251-253. — M. LICHTHEIM, *The Songs of the Harpers*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, vol. IV, Juli 1945, pp. 195-196.

PLANCHE XV.



Celle qui est dans ton cœur et est assise à ton côté (page 92).

qu'un rêve de volupté; parfums, musique, chant, guirlandes fraîches glissant sur la fraîche beauté de la femme aimée; et ce songe de plaisir est ennobli par l'amour du cœur et la foi conjugale.

On distingue encore, dans les fragments qui suivent, que le thème des anciens sages aux tombeaux oubliés y reparaisait en bonne place, mais, de toute la pièce émane une impression de grâce plus douce qu'autrefois. Il semble que soit évoqué un certain espoir dans l'au-delà pour les justes. L'affreuse réalité de la mort est estompée. Elle n'est plus que l'ombre du soir, qui enveloppe les derniers chants d'une journée heureuse.

CHANTS DE HARPISTES

L'Optimisme.

UNE telle interprétation prépare à la réponse de l'autre harpiste, dans le même tombeau de Neferhotep ¹.

LE SENS DE LA MORT

J'ai entendu ces chants
Qui sont dans les tombeaux antiques
Et leurs louanges de la vie sur la terre,
Leur dénigrement du séjour des morts.
Pourquoi donc en user ainsi contre le sol d'éternité,
Juste, équitable et sans effroi,
Où la querelle est en horreur,
Où nul ne s'arme contre son prochain ?
Cette contrée est sans ennemi.
Tous nos parents, depuis l'origine, y sont en repos,
Et ceux de l'avenir, par million et million,
Y parviendront aussi, tous autant qu'ils seront.
Il n'arrive pas qu'une vie se prolonge sur la terre d'Égypte ;
Il n'y a personne qui n'aille là-bas.
La durée de ce que l'on fait sur terre, c'est le moment d'un
songe.
Mais il est dit « Bienvenue et salut » à qui atteint l'Ouest.

La protestation n'est pas beaucoup plus affirmative que l'offense. Notre second harpiste ne riposte pas au nom d'un dogme, mais d'une intuition. D'où la valeur de poésie de sa pensée. Il se refuse à admettre que la mort soit ce désastre entier avant lequel il faut se hâter

1. AL. H. GARDINER, *Praise of Death*, in *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, vol. 35, 1913, pp. 165-169. — ERMAN, pp. 316-317. — ERMAN-BLACKMAN, p. 253. — M. LICHTHEIM, *The Songs of the Harpers*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, vol. IV, July 1945, p. 197.

de prendre du bon temps. La mort est le foyer mystérieux de toute humanité. Et le passage de notre être dans le monde où nous attendent, où nous rejoindront tous nos parents, ne peut manquer d'avoir un sens. Là-bas cessent l'incompréhension, la discorde. Il y règne une paix élyséenne, une concorde juste. Comment s'est-elle réalisée? Le poète n'est qu'un homme; il ne prétend pas le savoir. Mais il ne peut se défendre d'y croire.

Le thème du plaisir à opposer aux menaces de la mort n'a pas cessé d'être exploité puisque, du temps d'Hérodote, on avait coutume, au cours des fêtes, de se passer à la ronde une petite image d'un mort en s'exhortant à profiter du jour tant qu'on n'était pas encore momie. Il y a de nouveau de l'âpreté, cependant, dans une lamentation de la fin de l'époque ptolémaïque ¹ et bien plus encore dans l'Ecclésiaste où un grand poète hébreu a dépassé en désillusion tous ses modèles égyptiens.

Mais, le thème retourné, c'est-à-dire interprété de façon optimiste à la manière du second harpiste de Neferhotep, eut aussi grande faveur. A côté de petites pièces médiocres où le verbiage mythologique s'introduisit aux dépens de toute poésie ², il subsiste un poème où ont été conciliés avec bonheur le scepticisme et la foi; voici par quel tour ingénieux : puisque tout s'en va, jouis de la vie, et que ta conscience claire t'enlève toute inquiétude; cette fraîcheur de l'âme est le signe de la grâce. Les deux poèmes opposés de Neferhotep se sont fondus ici en un seul, plus éclairé de confiance et d'espoir.

1. Jean CAPART, dans *Chronique d'Égypte*, n° 21, pp. 79-80. — G. MASPERO, *Études égyptiennes*, I. Paris, 1886, 79, pp. 187-190.

2. Al. VARILLE, *Trois nouveaux chants de harpistes*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. XXXV, 1935, pp. 153-160.

CHEZ ANHERKHAOUI ¹

Toute forme née de chair passe depuis le temps de Dieu.
Les générations vont à leur séjour,
Ames et esprits vénérables qui sont dans l'autre monde,
Morts qui se sont construit des tombeaux et chapelles,
Prêtres (mêmes) des funérailles
Au repos dans leurs pyramides.
Fais-toi un tombeau dans la terre sacrée,
Pour y rendre durable ton nom.
Ils te seront comptés, tes travaux dans le domaine des morts,
Et excellente sera ta demeure de l'Occident.
Les eaux coulent vers le nord,
Les vents soufflent vers le sud,
Tout homme va vers son heure.
Fais un jour heureux...
Que ne se lasse pas ton cœur, oh ! non,
D'être avec ton aimée !
Ne contrains pas ton cœur durant le temps que tu vis.
Fais un jour heureux, oh ! oui.
Après de toi mets le baume aussi bien que le parfum,
Des colliers de lotus bleu et de fruits de mandragore (?)
Autour de ta poitrine.
La femme que tu as dans ton cœur,
Qu'elle soit assise à ton côté !
Ne tourmente pas ton cœur, quoi qu'il advienne.
Qu'il y ait des chants devant ton visage !
Ne songe pas à des tristesses
En horreur à Dieu.
Songe à la joie, ô toi, l'intègre, ô toi, le probe ;
La Vérité, la Justice est fraîcheur.

1. B. BRUYÈRE, *Rapport sur les fouilles de Deir-el-Medineh* (1930).
Le Caire, 1933, p. 70 pl. XXIII — Cl. ROBICHON et Al. VARILLE, *En Égypte*. Paris, 1937, p. 3. — M. LICHTHEIM, *The songs of the Harpers*,
dans *Journal of Near Eastern Studies*, vol. IV, n° 3, July 1945, p. 201.

Il a le cœur en paix,
Celui qui est sans (?) violence,
Il est heureux, celui qui ne dit pas de mal.
Enivre ton cœur toute la journée
Jusqu'à ce que vienne ce jour lointain
Où tu aborderas.

L'image de la fin, mélancolique chez Neferhotep, achève ici un mouvement de tranquille espérance. Une orientation nouvelle donne à tous les thèmes repris aux devanciers une couleur plus heureuse, un calme où transparait une secrète allégresse. Ainsi la confiance dans la mort, douce au juste, embellit les joies honnêtes de ce monde.

Un optimisme différent, tout intellectuel, se reconnaît dans un document inestimable. Ce n'est plus de la poésie lyrique, mais un reflet de celle-ci dans une recension ramesside de la vieille satire des métiers. On connaît le sujet. Un scribe de bon conseil décrit la misère des artisans, militaires, etc., pour exalter par contraste le confortable et honorable métier de scribe. Aucun exemplaire de cette œuvre fameuse ne sort de ces limites, sauf, trop brusquement pour qu'on n'y devine pas une interpolation, ces quelques strophes dans un papyrus Chester Beatty du British Museum ¹.

IMMORTALITÉ DE L'ÉCRIT

Or donc, si tu fais cela,
Tu seras versé dans l'art d'écrire.
Car ces scribes savants
Depuis le temps des successeurs des dieux,
Ceux qui prédirent l'avenir,
Leurs noms sont établis jusqu'à l'éternité,
Bien qu'ils s'en soient allés, eux,

1. AL. H. GARDINER, *Hieratic Papyri in the British Museum*, vol. I, pp. 38-39; vol. II, pl. 18, 19. — J. CAPART, dans *Chronique d'Égypte*, n° 21, pp. 79-80.

Qu'ils aient achevé leur temps de vie
Et que leur postérité soit oubliée.
Ils ne se sont pas fait des pyramides d'airain
Ni des stèles de fer.
Ils n'ont pu laisser comme héritiers
Des descendants, (qui...) prononceraient leur nom;
Ils ont institué comme héritiers
Leurs livres de sagesse.

Ils ont fait du... leur prêtre-lecteur,
Des tablettes leur fils aimant,
De la sagesse leur pyramide,
Du roseau à écrire leur enfant
Et de la face de la pierre leur épouse.
Tous, du grand au petit, sont devenus leurs enfants,
Parce que le scribe est leur chef à tous.

On leur a fait des portes et chapelles,
Mais qui sont tombées en ruines !
Les desservants de leurs cultes sont partis;
Leurs stèles sont couvertes de sable;
Leurs chambres sont oubliées.
Mais leur nom est prononcé à cause des livres qu'ils ont faits,
Parce qu'ils sont beaux...

Fais-toi scribe, mets ceci dans ton cœur
Pour que ton nom ait le même sort.
Utile est un livre plus qu'une stèle bien travaillée,
Plus qu'une muraille bien établie.
Il tient lieu de chapelle et de pyramide
Pour inspirer le désir de prononcer le nom.
Vraiment c'est utile dans la terre des morts
Un nom qui soit dans la bouche des gens.

L'homme a péri, son corps est devenu poussière;
Toute sa parenté est retournée à la terre.
Mais l'écrit perpétue son souvenir
Dans la bouche du récitant.
Utile est un livre plus qu'une maison pour qui se l'est bâtie,

Plus qu'une chapelle dans l'Occident.
Il vaut mieux qu'un château bien fondé,
Mieux qu'une stèle dans un temple.

Est-il quelqu'un comme Hordjedef?
Y a-t-il un second Imhotep?
Il n'y a pas là parmi nos proches
D'hommes semblables à Nefery
Ni à Khéty, leur chef à tous.
Je rappelle les noms de Ptahemdjehouty
Et de Khâkheperrâseneb.
Y a-t-il un second Ptahhotep,
Un second Kairos?

Ces sages prédirent le futur;
Ce qu'ils ont dit est arrivé,
On le trouve prononcé, c'est écrit dans leur livre.
Les enfants des autres leur sont donnés comme héritiers
Comme s'ils étaient leurs vrais enfants.
Ils ont celé leur science merveilleuse
Afin que nul n'y fût admis,
Mais elle se lit dans leur sagesse.
Ils sont partis, leur nom serait oublié;
Mais leur livre entretient leur souvenir.

Qui n'entendra Horace répéter comme l'écho?

J'ai achevé un monument plus durable que l'airain,
Plus haut que la royale structure des pyramides...

.....

Je ne mourrai pas tout entier... ¹.

Déjà les chants des harpistes, avec leur « fais un jour heureux », évoquaient invinciblement le « vivamus atque amemus » ² de Catulle, le « carpe diem » d'Horace; « Le

1. HORACE, *Ode* III, 30.

2. CATULLE, 5.

dieu au cœur tranquille n'entend pas les lamentations », chantait-on chez Antef; « Mercure n'est pas doux aux prières de ceux qui lui demandent de renouer leurs destins », dit Horace ¹; « chez Antef encore ; « Personne n'emporte avec lui ses biens », et Horace : « Tes bois... et ta maison de la ville et ta maison des champs, tu les quitteras ² ». Neferhotep : « Aborder à la terre qui aime le silence. » Horace : « Le sort nous imposera l'exil éternel de la barque ³ » et Catulle : « Il nous reste à dormir une seule nuit continue ⁴ ». Et j'en passe...

Toutes ces correspondances peuvent-elles être dues au hasard? On ne se défend pas d'imaginer un double courant qui d'abord aux VII^e, VI^e siècles grecs, à travers l'Asie Mineure, ou même directement, serait venu d'Égypte aider à la floraison lyrique éolienne et ionienne, puis à l'époque hellénistique, influencer les Alexandrins. Les deux branches du courant se seraient rejointes dans la tradition grecque pour imprégner la littérature naissante de Rome.

Il y a peu d'hellénistes, il est vrai, qui admettent cette idée. Mais il me semble que nos versets sur l'« immortalité de l'écrit » leur apportent un élément nouveau à considérer.

Car enfin, Horace a non seulement repris le thème sans en changer l'esprit, mais encore il a gardé l'image égyptienne : « ... un monument plus durable que l'airain. Plus que la royale structure des pyramides ». D'où viennent ces pyramides royales, sinon d'Égypte?

Sans doute les intermédiaires nous manquent. Mais en Égypte, en Grèce, à Rome il y a eu tant d'œuvres perdues qu'il serait plutôt étonnant de pouvoir établir une filière continue.

Il a eu étrangement raison, ce scribe égyptien dont

1. HORACE, *Ode* I, 24, v. 17.

2. HORACE, *Ode* II, 5, v. 17, 18.

3. HORACE, *Ode* II, 5, v. 28.

4. CATULLE, 5.

nous avons tout oublié, mais dont la sage voix se fait encore entendre pour affirmer la victoire du livre sur les puissances de destruction et d'oubli. Les fleurs, les arbres, les hommes sont retournés à la terre. Ils ont été rebrassés dans le cycle des transformations. Mais la rosée, restée fraîche sur les roses de Sapho, perle encore sur les lis des fines Égyptiennes. Les arbres du « jardin d'amour » n'ont pas cessé de répandre leur ombre aimable. Les cœurs des jeunes filles, trop tendres pour n'être pas soumis, ou déchirés entre le désir et la pudeur, font encore battre le nôtre. Les graves problèmes de la destinée ne nous épargnent pas l'amertume qu'ont ressentie le Désespéré et les harpistes sceptiques.

Mais, quelque douloureux qu'aient pu être leurs tourments, ils échappaient à une obsession que nous n'éluons plus. Nous n'opposerions plus au sort, comme le Désespéré, la certitude d'être des justes infaillibles. Déjà l'auteur du livre de Job n'a plus une assurance aussi entière. Job sait qu'il n'a pas mérité sa disgrâce, mais aussi qu'il ne peut être sans péché. Il a hérité du sombre Orient mésopotamien l'esprit de doute et d'accusation de soi-même qui reparaît dans les Psaumes, et que psychologie et psychanalyse nous ont confirmé. Nous savons que dans le fond de notre inconscient, si pas dans notre pensée, il y a toujours quelque détour coupable. Lorsque nous sommes malades, nous ne l'attribuons plus à nos fautes morales, mais nous ne croyons plus qu'être guéris de la maladie nous absolve de la faute. Cette sécurité de soi-même de l'Égyptien nous paraît d'un enfant. Mais, si la réalité la dément, sur un autre plan elle retrouve sa valeur. Qui oserait contester à la poésie le privilège d'accéder à un état plus pur, auquel les enfants ont part ? La poésie égyptienne est dans son rôle lorsqu'elle nous rend :

« L'innocence des hommes

« Qui virent les premiers l'enfance du soleil ».

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE Jean CAPART 7

PREMIÈRE PARTIE : *Introduction et aperçu rapide sur la poésie officielle.*

INTRODUCTION 13

Poésie officielle.

Louanges royales et poésie mythologique.	16
Ramsès II à Qadesh	16
Louange de Sésostri III	22
Victoire de Merneptah	23
Textes de Deir el Bahari.	26
Lamentations d'Isis	31

DEUXIÈME PARTIE : *La poésie personnelle.*

Hymnes au soleil : *Poèmes d'Aménophis IV* 35

Grand hymne à Aten.	36
Petit hymne à Aten	41

Poésie amoureuse : *Le Tesson du Caire.*

La baignade	42
La traversée du Nil	43
La réunion des amants	44
Le baiser	44
Les souhaits	45

Poésie amoureuse : *Première collection du Papyrus Harris 500.*

Les prétextes	48
L'appel	48
Le piège	49
En bateau	49
Le jeune malade	51
Le portier	52

Poésie amoureuse : *Deuxième collection du Papyrus Harris 500.*

L'oïseuse	53
---------------------	----

Poésie amoureuse : *Troisième collection du Papyrus Harris 500.*

Le jardin d'amour.	59
----------------------------	----

Poésie amoureuse : <i>Le Papyrus de Turin.</i>	
Le verger d'amour	62
Poésie amoureuse : <i>Le Papyrus Chester Beatty I.</i>	
Devant la porte fermée	66
Commencement des paroles de la grande amuseuse.	68
La hâte de l'amant.	77
La religion du pauvre : <i>La contrition.</i>	
La stèle du péché	80
Le Désespéré.	
Ode du Désespéré	84
Vaineté d'un espoir d'outre-tombe	87
Chants de harpistes : <i>Le pessimisme.</i>	
Chez Antef	89
Chez Neferhotep	92
Chants de harpistes : <i>L'optimisme.</i>	
Le sens de la mort	94
Chez Anherkhaoui	96
Immortalité de l'écrit	97

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches :

- | | |
|---|---|
| I. <i>Tout-Ankh-Amon et la reine au jardin</i> . . . | Frontispice
Ivoire, Caire (d'après Carter). |
| II. <i>Ils s'abattent l'un sur l'autre</i> | 19
Ramsès II à Qadesh, relief du Ramesseum (d'après W.
Wreszinski). |
| III. <i>On laisse errer le bétail des champs</i> | 25
Relief du temple de Deir-el-Bahari (cliché Gaddis). |
| IV. <i>Tout bétail est heureux</i> | 36
Pavement peint d'Amarna (d'après Flinders Petrie). |
| V. <i>Tous les chevreaux sautent sur leurs pieds</i> | 37
Ébauche dans une tombe anonyme, Thèbes (d'après le
relevé de Marcelle Baud). |
| VI. <i>Me baigner devant toi</i> | 42
Nageuse, cuiller à fard, Caire (photo Ém. Brugsch). |
| VII. <i>Tous les oiseaux de Pount</i> | 52
Plafond de la tombe de Khonsou (n° 31), Thèbes
(d'après le relevé de Marcelle Baud). |
| VIII. <i>Vois, je suis comme le jardin</i> | 59
Boîte à miroir d'ivoire de la reine Henit Taoui, Caire
(photo Ém. Brugsch). |
| IX. <i>Femmes-enfants...</i> | 60
Statuette d'ivoire de la collection de la comtesse de
Behague. |
| X. <i>Le jardin est dans son beau jour</i> | 63
Jardin de la tombe de Sebekhotep (n° 63), Thèbes
(d'après W. Wreszinski). |
| XI. <i>Beaucoup de fleurs</i> | 64
Porteuses d'offrandes de la tombe de Menna (n° 69),
Thèbes (photo Metropolitan Museum of Art, New-
York). |
| XII. <i>La grande amuseuse</i> | 67
Musicienne de la tombe de Kenamon (n° 93), Thèbes
(d'après W. Wreszinski). |
| XIII. <i>La mort est aujourd'hui devant moi</i> | 84
Portrait présumé du roi Amenemhat III, collection
Nubar Pacha, Paris (cliché Routhier). |
| XIV. <i>Le harpiste</i> | 89
Relief, Berlin (photo musée de Berlin). |
| XV. <i>Celle qui est dans ton cœur et est assise à ton côté</i> . . . | 92
Relief de la tombe de Ramose (n° 55), Thèbes (cliché
Seif). |

TABLEAU DES OUVRAGES D'ENSEMBLE

(CITÉS EN ABRÉGÉ)

- MASPERO, *Chants* = G. MASPERO, *Les chants d'amour du papyrus de Turin et du papyrus Harris 500. Etudes égyptiennes*, I. Paris, 1886, pp. 218-258.
Cette étude, historiquement très importante, est dépassée.
- MÜLLER = W. Max MÜLLER, *Die Liebespoesie der Alten Ägypter*. Leipzig, 1899.
- MASPERO, *Poésie* = G. MASPERO, *La poésie amoureuse des Egyptiens dans le journal L'Italie*. Rome, dimanche 8 octobre 1899.
- MASPERO, *Causeries* = G. MASPERO, *Causeries d'Égypte*. Paris, 1907, pp. 183-189.
- MORET, *Le Nil* = Al. MORET, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*. Paris, 1926.
- MORET, *Chansons* = Al. MORET, *Chants d'amour de la vieille Égypte*, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} février 1930.
- ERMAN = Ad. ERMAN, *Die Literatur der Ägypter*. Leipzig, 1923.
- ERMAN-BLACKMAN = Adolf ERMAN, traducteur Aylw. M. BLACKMAN, *The Literature of the ancient Egyptians*. London, 1927.
Faite par un égyptologue de grande valeur, cette traduction offre autant d'intérêt que l'édition originale.
- ERMAN-MATHIEN = Adolf ERMAN, traducteur Charles MATHIEN, *Le chapitre des Belles-Lettres* (extrait de *Ägypten und Ägyptisches Leben im Altertum*, Tübingen, 1923), dans *Chronique d'Égypte*, n° 33, pp. 21-70.
- RANKE = H. RANKE, in H. GRESSMANN, *Altorientalische Texte zum alten Testament*. Berlin und Leipzig, 1926.
- PEET = T. Eric PEET, *A comparative study of the literatures of Egypt, Palestine and Mesopotamia, The Schweich lectures of the British Academy*, 1929. London, 1931.
La petite anthologie présentée par C. Elissa SHARPLEY, *Anthology of ancient Egyptian poems*. London, 1925, a de l'agrément, mais elle fut établie sans critique suffisante.



**sur les Presses de l'Imprimerie de
l'OFFICE DE PUBLICITÉ, en février
mil neuf cent quarante-neuf.**

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.